

"JOURNÉES PAPUS 1986"

Elles se dérouleront de la façon suivante : le samedi 25 octobre, à 17 h, réunion de Groupe, réservée aux membres actifs de l'Ordre Martiniste

Le dimanche 26 octobre, à 10 h, nous nous retrouverons devant la porte d'entrée « Gambetta » du cimetière du Père Lachaise (la station de métro la plus proche est « Gambetta »). Nous rendrons hommage au docteur Gérard Encausse « Papus » et à son fils, le docteur Philippe Encausse, qui repose à ses côtés.

A 12 h 30, à l'Hôtel Concorde St-Lazare, 108, rue St-Lazare, 75008 Paris (Métro St-Lazare), aura lieu le traditionnel « Banquet Papus » regroupant ceux et celles attachés à l'œuvre et à la mémoire de ce grand vulgarisateur de l'ésotérisme, travailleur infatigable.

Pour tout renseignement complémentaire, s'adresser à : Emilio LORENZO, 3, rue de la Gruerie, 91190 Gif-sur-Yvette (téléphone : 39-07-44-21 entre 19 h 30 et 21 h 30).

E.L.

La tombe de Gérard ENCAUSSE «PAPUS» au Père Lachaise

La tombe de Papus est — comme celle du Maître Philippe, à Lyon — toujours fleurie.

A la demande de nombreux admirateurs de Papus, nous donnons ci-après quelques indications permettant de trouver facilement cette tombe dans l'immense cimetière du Père-Lachaise :

Descendre au métro « Gambetta » et entrer par la porte « Gambetta » (avenue du Père-Lachaise). Une fois la porte franchie, tourner à gauche et suivre la grande allée. A l'intersection des 89° et 93° divisions, tourner à droite et remonter l'allée centrale en comptant 32 tombes (à main gauche). Passer entre la 32° tombe (famille Aubert) et la 33° (famille Beauvais), suivre la petite allée et l'on trouvera la tombe de Papus, à main droite, à la 38° tombe.

Philippe ENCAUSSE

L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION
ESOTERIQUE TRADITIONNELLE
ORGANE OFFICIEL DE L'ORDRE MARTINISTE

Revue fondée en 1888 par PAPUS (D' Gérard ENCAUSSE)
Réveillée en 1953 par le D' Philippe ENCAUSSE

Directeur : Michel LEGER
Rédacteur en Chef : Yves-Fred BOISSET

SOMMAIRE

| | |
|--|-----|
| Editorial, par MARCUS | 97 |
| Le Legs de Philippe ENCAUSSE à la Bibliothèque Municipale de Lyon | 100 |
| Le Cygne des Initiés, par Henry BAC | 101 |
| Blaise Pascal : Illumination et Grâce, par Serge HUTIN, docteur ès-lettres .. | 105 |
| Portraits d'Edouard Chauvet et de l'Abbé Eugène Bertaud (archives R. AMADOU) | 114 |
| De la Langue Hébraïque restituée à l'Esotérisme de la Genèse, par Robert AMADOU (suite) | 115 |
| Notes sur la Musique, par Y.F. BOISSET | 129 |
| La Musique d'après Fabre d'Olivet, par A. ERNY | 131 |
| Les Livres | 136 |
| Entre Nous, par Emilio LORENZO, Président de l'Ordre Martiniste | 144 |

et III-IV de couverture



L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION ISOTERIQUE
TRADITIONNELLE

5, rue Victor Considérant, 75014 PARIS
FRANCE

**AMIS LECTEURS,
SI VOUS NE L'AVEZ DÉJÀ FAIT
N'attendez pas pour envoyer
le montant de l'abonnement annuel 1986**

(de Janvier à Décembre)

Merci !

Revue L'INITIATION

5, rue Victor Considérant, 75014 PARIS - FRANCE
Compte de Chèques Postaux : Paris 8-288-40 U

- Administrateur : Monsieur Jean BRETIN
9, rue du Cardinal-Lemoine - 75005 PARIS
- Rédacteur en chef adjoint : MARCUS
- Secrétaire de rédaction : Jacqueline ENCAUSSE

Dépositaire général :

Ed. TRADITIONNELLES, 11, qual Saint-Michel, 75005 PARIS - Tél. 43 54 03 32



Les opinions émises dans les articles que publie L'INITIATION doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que la responsabilité de ceux-ci. L'INITIATION ne répond pas des manuscrits communiqués. Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.



© Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Directeur : M. Michel LEGER, 2, allée La Bruyère, 78000 Versailles
Cert. d'Inscr. à la Commission paritaire du papier de presse du 21-9-70 n° 50.554
Imp. Bosc Frères, Lyon - Dépôt légal n° 8113 - Octobre 1986

EDITORIAL

CONFIDENCES AUX LECTEURS

J'avais sorti mon dossier « Initiation Martiniste » pour préparer l'éditorial de juillet lorsqu'une chute malencontreuse et ses suites m'immobilisèrent physiquement et intellectuellement pendant une longue semaine. Durant tout le temps de la convalescence obligatoire qui s'en suivit, j'eus l'impression que ce dossier me regardait avec reproche : Lettres laissées sans réponses, notes inemployées, lectures en retard... et je venais de faillir à la promesse d'une collaboration régulière faite à notre Bien Aimé Frère Philippe lorsque j'ai quitté Paris !

Je ne suis pas de ceux qui se culpabilisent à tout va, mais j'ai pris des résolutions pour obvier à tout cela.

Je commencerai par m'expliquer auprès de ceux qui m'on écrit et que mon silence a pu attrister ou choquer. Si ma « retraite » me donne les joies d'une activité assez débordante mais librement choisie, elle m'a malheureusement supprimé toute forme possible d'un secrétariat personnel dont j'ai profité avec une chance peu commune pendant quelques quarante années de carrière. Comment répondre à plus de cent cartes de vœux et quelques dizaines de lettres entre Noël et fin janvier ? Impossible, hélas ! Alors, mes amis, je vous le demande, ne m'écrivez plus vos vœux et priez pour moi à l'avenir en me pardonnant mon silence passé.

Moins pardonnable est le long silence qui pèse entre moi et deux lecteurs qui étaient en droit d'attendre de ma part une réponse rapide, leur propos étant d'intérêt général. Je ne puis devant eux que battre ma coulpe et pour moi-même décider d'accuser réception immédiatement lorsqu'il me faudra prendre du temps pour répondre valablement, ce que je vais essayer de faire ici même sans plus tarder après avoir réfléchi durant mon repos forcé.

Il y a juste un an, j'ai présenté dans mon éditorial trois personnages « qui suscitent la légende » (je ne savais pas aussi bien dire !) pour les associer à notre Maîtres passés. Trente lignes y étaient consacrées à Déodat Roché.

Je revenais d'un long pèlerinage où j'avais rencontré entre autres des amis cévenoles qui m'avaient parlé avec ferveur du catharisme et ouvert leur crypte-oratoire où j'avais prié avec eux selon leur rituel particulier. Sur ma demande, ils m'avaient confié photos, articles de revues et de journaux concernant Déodat Roché en leur possession. J'en pris connaissance avec un intérêt religieux, dès mon retour. En passant par Arques, j'avais aussi rencontré un merveilleux vieillard qui avait connu le Maître et m'en avait parlé avec émotion et presque tendresse. J'ai cru pouvoir avec ces quelques renseignements associer sa mémoire à d'autres « Hommes de Dieu » comme vous avez pu le lire.

Deux mois après je recevais de la « Secrétaire Générale d'Honneur de la Société du Souvenir et des Etudes Cathares » une volée de bois vert : Ayant travaillé plus de quarante ans avec D.R., elle redressait avec précision les erreurs contenues dans mon article :

« Arques se trouve dans les Corbières et non dans les Cévennes. Le Maître est mort à cent ans et un mois et non dans sa quatre-vingt-dix-neuvième année. C'est un mauvais plaisantin qui a créé pour lui le terme « Pape des Cathares ». Ses promenades à la fin de ses jours ne dépassaient pas la place d'Arques. »

Plus grave : « Président du Tribunal de Béziers, il fut mis à la retraite

d'office par le gouvernement de Vichy en 1942. Il n'avait pas démissionné. Il n'a pas correspondu avec R. Steiner avant 1922, n'a jamais pratiqué ou enseigné la clairvoyance, s'est toujours refusé à être un chef d'Ecole, à faire du prosélytisme ou à reconstituer une Eglise. DONT ACTE.

Réflexion : Est-ce la stricte comptable des faits et gestes de son patron ou les disciples inspirés et secrets du Maître spirituel qui inscriront ses faits et gestes dans l'Akasha ? Dieu reconnaît toujours les siens, même lorsqu'une légende les habille.

Le Catharisme, issu lui-même d'autres traditions européennes, nous apparaît aujourd'hui comme une erreur pleine de grandeur et de vertu. Son courant s'est inscrit dans notre Mémoire ancestrale. Pourquoi s'étonner de le voir réapparaître dans un rituel rectifié qui en garde l'esprit le plus pur en se débarrassant de son ancien dogmatisme ? J'ai prié dans cet oratoire où la Croix s'inscrivait dans la Rose parmi les portraits de quelques-uns de nos Maîtres passés entourant celui de D.R. et d'autres Serviteurs du Christ. Le rituel extrêmement dépouillé n'était pas celui du Consolamentum. Pour mes amis, il n'en était pas moins cathare. Pour moi, il était christique. S'il pouvait exister quelque antagonisme entre nos courants intérieurs, nous les transcendons de part et d'autre en Unité Spirituelle. Il ne restait entre nous aucune opposition, ni verticale, ni horizontale ; tout comme comme entre la Rose et la Croix.

Je suis navré d'avoir irrité l'ancienne collaboratrice du Maître, mais je ne crois pas avoir desservi celui-ci.

Le contenu de la lettre du 27 janvier 1986 de notre Frère Dr M.T. — qu'il me pardonne mon retard et m'écoute ! — nous touche tous de plus près. Il évoque un problème d'actualité dont la solution pratique ne peut relever que de la Direction de notre Ordre. Je ne l'aborderai ici que théoriquement en soulignant que mon propos n'engage que moi-même.

En voici l'exposé extrait de la lettre :

« Il est certain que... l'enseignement martiniste nous oblige tous à un travail constant et doit éveiller des créateurs, mais en gardant la voie cardiaque ».

« Pourrais-tu me préciser si tu entends par là que notre Ordre doit évoluer et s'il doit proposer à nos F.F. une dynamique actualisée de la voie cardiaque ? N'est-ce pas là aller contre la tradition ? »

Ce problème de l'éveil à la création est capital.

Il ne faut pas confondre la Tradition avec nos habitudes ; elle est à la fois le passé, le présent, et l'avenir ; et la biodynamique qui l'anime et qui est à la fois connaissance et science, tend à repousser le temps comme quatrième dimension, le remplaçant par la Connaissance Universelle, et à reconnaître la présence du futur actif dans le présent.

Le professeur Prigogine*, de son côté, démontre que tout système fermé est voué à la mort en thermodynamique comme ailleurs. La Connaissance et la Science se rejoignent dans une conception de l'évolution conçue comme Création-continue, tandis que nous pouvons percevoir dans l'histoire des cinquante dernières années un courant parallèle de Révélation-Continue incluant les messages de visionnaires comme Rudolf Steiner, les découvertes de manuscrits sacrés comme l'Evangile de St Thomas, des communications des Hiérarchies spirituelles reçues sans trames comme celle de D. Spangler** à Findhorn et les découvertes scientifiques qui se heurtent à l'éthérique et à l'astral (Remy Chauvin, Etienne Guillé, etc...). Nous assistons à la naissance d'un Nouvel-Age et

(*) Prix Nobel.

(**) Révélation. Editions du Souffle d'Or.

la voie cardiaque d'éveil à la Création s'affirme comme la voie ultime de l'Initiation Occidentale.

Le Fondateur de notre Ordre, Gérard Encausse-Papus, a rénové la voie interne ouverte par L.-C. de Saint-Martin en opérant une synthèse dynamique entre la voie mentale et la voie mystique. Il m'apparaît incontestable que, depuis, cette notion de voie cardiaque a eu tendance à se traduire peu à peu en un culte exclusif de la bonté, de la tolérance et de la dévotion risquant d'aboutir au sentimentalisme. Or, dans la tradition initiatique, la métaphysique n'a jamais été exclue de l'évolution de l'âme humaine en ses trois stades : celui de l'AME SENTANTE qui, s'éveillant la première aux harmonies ambiantes, nous permet d'acquérir un certain sentiment du Beau : Eveil aux harmonies des couleurs, des sons ainsi qu'à tous les rythmes de l'univers et de la vie ; travail progressif qui finit par atteindre une conception personnelle du beau (et en même temps du laid), conception qui pourra évoluer d'autant plus vite que s'éveillera notre AME PENSANTE, mue par le besoin de choisir la réalité et l'illusion, l'authentique et le faux-sembant, pour découvrir le sens : vrai ou faux — L'homme mit longtemps à s'ajuster pour définir sa vérité. Elle naît souvent de la somme de beaucoup d'erreurs reconnues. La conviction ne peut naître en nous qu'avec une certaine maturité. C'est souvent après avoir balayé bien des croyances que l'on acquiert une foi.

C'est l'AME CONSCIENTE qui fait de l'individu une personne capable de définir le bien et le mal.

Son éveil est celui de la vie intérieure qui confère à l'homme sa dignité et son caractère irremplaçable de co-créateur (toute énergie émane directement ou indirectement d'une source consciente...).

Cette voie du développement spirituel qui mobilise notre corps astral, notre corps éthérique et notre moi est le domaine de l'incessant combat entre les forces négatives — lucifériennes, ahrimaniennes et démoniques — et les forces positives — Régnants cosmiques, Puissances Angéliques des Eléments, Egrégores christiques, soutiens permanents des sept Puissances du Cœur qui ont permis à l'homme de conquérir Liberté, Conscience de Soi et Créativité spirituelle.

Telle est la voie cardiaque.

Elle éclaire la ruse et l'intelligence avec lesquelles les forces du mal divisent l'homme, distillent l'erreur dans son moi et introduisent le matérialisme dans son esprit. Elle vitalise la mémoire et la Volonté, dynamise l'Intellect-Amour, nous fait découvrir notre place en Dieu, Conscience Universelle, Source de la créativité unifiante. Elle n'a plus besoin de dogmes et — j'ose le penser — devrait nous pousser à ajuster nos rituels à hauteur de la progression des effets de l'alchimie christique dans nos cœurs.

Le temps de l'Occultisme est dépassé. On ne peut plus confondre Goétie, Théurgie et Thaumaturgie. La physique quantique, la bio-chimie, la numérologie éclairent chaque jour davantage le domaine de l'hermétisme. Une dynamique actualisée de la voie cardiaque s'impose en pratique : Concentration dans le silence, Souvenir de Dieu, Prière, Rappel de Soi, Méditation, Souvenir de la Création, Rectitude de la Pensée et du Verbe, Prudence dialectique entre foi et lucidité, Initiation et grâce, Idéal et réalité, Invincibilité, Amour de Dieu, de soi-même et de tous les êtres, Créativité, Unification au-delà des sens. Tels sont les exercices et les vertus que nous devons pratiquer aussi bien rituellement qu'en acte et en esprit pour que règnent en nous et dans le monde les Sept Puissances du Cœur, moteurs de la Création-Continue selon la LOI que le Christ est venu accomplir pour faire de nous, créatures, des Co-créateurs.

« Que sert-il à quelqu'un d'avoir la Foi s'il n'a pas les œuvres ? »

(Jacques II, 14)

P.S. : Dernière résolution : je n'attendrai plus le dernier moment pour rédiger mes articles.

MARCUS

Le legs Philippe ENCAUSSE à la Bibliothèque Municipale de Lyon

(suite)

Legs Philippe ENCAUSSE

Nous avons annoncé ce legs dans notre dernier numéro. En complément, voici quelques précisions sur les manuscrits. On y remarque les pièces suivantes : un cahier autographe de l'Agent inconnu, que Philippe Encausse avait lui-même publié dans sa réédition du *Martines de Pasqually* de Papus, pour laquelle il avait demandé une préface à notre frère Robert Amadou (Ed. Robert Dumas, 1976) ; un carnet autographe d'Eliphas Lévi, également édité par Philippe Encausse (Papus, *La magie et l'hypnose*, Ed. traditionnelles, 1975) ; techniquement, les reproductions sont défectueuses et il est souhaitable de rééditer mieux ces précieux documents.

Citons ensuite un cours du Dr Rozier, à l'École hermétique, en 1909, sur la haute magie (du plus grand intérêt) ; des conférences de Phaneg ; un « Livre d'Or » d'August Strindberg dont les pages sont imprégnées de produits alchimiques (en cours d'analyse) ; un ouvrage de Téder sur le rite swedenborgien ; des tarots ; une correspondance du bon M. Chapas, le disciple de Monsieur Philippe...

Sur Monsieur Philippe, le fonds conserve un gros recueil de Papus : paroles et anecdotes ; le texte a été largement utilisé par Philippe Encausse dans le *Maître Philippe, de Lyon* (Ed. traditionnelles, plusieurs éditions), il n'en est pas moins à revoir et à reprendre comme de besoin.



EX-LIBRIS ENCAUSSE

LE CYGNE DES INITIÉS

par Henry BAC

Le cygne, encore le cygne, toujours le cygne.

Il obsède le visiteur du château de Neuschwanstein, édifié en Bavière, sous le règne de Louis II.

On retrouve sa reproduction dans presque toutes les chambres, peint ou sculpté, en ce palais qui porte le nom de « nouvelle pierre du cygne ».

Cette demeure féerique, située au milieu des montagnes, tout près d'un lac portant le nom de Schwensee « lac des cygnes » et du château de Hohenschwangau « la haute terre du cygne ».

La mère de Louis II de Bavière collectionnait, en son château de Berg, des objets divers représentant le cygne. Des vases, des encriers avaient l'aspect de cet oiseau emblématique. Il figurait sur les sucriers et même les salières.

La légende du cygne se rattache d'une part à celle de la Table Ronde ; la tradition celtique y exprime, avec une fraîcheur exquise, son idéal plein de grâce, d'autre part, elle s'imprègne du mysticisme des peuples nordiques.

Le premier drame lyrique qu'entendit, tout jeune, au théâtre, le futur roi Louis II de Bavière fut Lohengrin, évoqué ainsi par Wagner : « un personnage inconnu, beau, courageux, monté sur une « barque traînée par un cygne, arriva dans un pays étranger au « moment où son secours peut tirer d'un danger une princesse « orpheline, trahie par les siens, abandonnée sans défense à la « jalousie de parents qui la persécutent. Il la délivre de ses ennemis, « l'épouse et devient la souche d'une race illustre ».

L'interprétation de ce cygne conduisant un chevalier a donné lieu, à bien des controverses. Pour certains il s'agit d'un ancien symbole de la lumière, pour d'autres il faudrait penser à un nuage.

Le cygne de Lohengrin serait-il un oiseau véritable qui existait dans la région où prit naissance la légende ? On imagine alors une race de cygnes migrateurs qui, partant à l'automne vers des pays plus chauds et revenant avec le printemps, pouvaient être considérés comme amenant la belle saison et l'emmenant avec eux. Nous arriverions ainsi au mythe des saisons. Lohengrin serait le printemps attendu avec impatience par la terre qui souffre des rigueurs de l'hiver. Mais le bonheur qu'il apporte ne peut durer éternellement et le beau chevalier s'en ira, en même temps que l'oiseau migrateur, aux premières atteintes du froid.

Une correspondance fort étroite existe entre le cygne et le chevalier. Leurs rapports semblent plus intimes que ceux d'un animal familier avec son maître, d'un cavalier avec sa monture. Le cygne légendaire serait-il doué d'intelligence et de volonté. Lequel du chevalier ou du cygne guide l'autre ? Traduisent-ils les manifestations d'un être unique ?

A l'origine du mythe, il s'agissait non pas d'un chevalier accompagné d'un cygne, mais d'un chevalier métamorphosé en cygne, reprenant et perdant alternativement la forme humaine. Ainsi s'expliquerait l'apparition subite du cygne au moment précis où Lohengrin veut s'éloigner.

Les Vedas connaissaient deux oiseaux, le hamsa et le cyena qui sont probablement les ancêtres de tous les oiseaux mythiques.

Le cyena est un faucon : il faut reconnaître son étroite parenté avec l'aigle de Zeus. Participant de la nature du dieu, il constitue, comme lui, le symbole de la flamme.

Le hamsa est un oiseau aquatique comme le cygne : il figure le symbole de l'eau.

Les animaux que la légende place à côté du héros résultent d'une sorte de dédoublement de celui-ci. Ce dualisme a souvent été précédé d'un état imaginaire où le héros se trouvait comme la métamorphose de tel ou tel animal.

Comment ne pas évoquer dans la mythologie grecque, l'histoire de Leda, femme de Tyndare. Pour se rapprocher d'elle, Zeus prit la forme d'un cygne.

La tradition du chevalier au cygne se retrouve à Clèves, sur les bords du Rhin, où une vieille tour romane demeure l'unique vestige du château des ducs de Clèves qui prétendaient tenir leur origine du chevalier au cygne.

Selon la légende de Clèves, la princesse Beatrix que le chevalier vient sauver serait une descendante de l'illustre famille des Ursins, patriciens de Rome.

Quant au chevalier, elle nous apprend seulement qu'il s'appelait Helie ou Helias. Elle ne s'explique ni sur ses origines, ni sur ses antécédents. Il arrive simplement comme l'envoyé du ciel. Sa venue reste considérée comme un prodige pour ne pas dire comme un miracle.

Nimègue, en Hollande, possède aussi des traces de la légende : le cygne apparaît sur plusieurs de ses anciens monuments.

On retrouve pareille tradition dans diverses cités rhénanes, dans le Brabant et même à Valenciennes qui a conservé un cygne dans ses armoiries. Le nom de Valenciennes vient des mots « Vallis Cigne » ce qui veut dire Vallée du Cygne.

N'oublions pas Fénelon, à l'esprit nouveau rêvant à l'élévation des âmes, qui fut surnommé « le cygne de Cambrai ».

Le cygne est un symbole particulièrement cher aux peuples du Nord. Le char de Freia, déesse de la jeunesse et de la volupté, est traîné par deux cygnes. Une des Walkyries s'appelle Swanhite (du mot swan signifiant cygne).

Nous pourrions citer de nombreux contes populaires évoquant le cygne ou la métamorphose d'enfants en cygnes.

Dans un conte d'Andersen, une vierge ensorcelée et sanguinaire arrive sous la forme d'un cygne noir. Plongé par trois fois dans un bassin d'eau purifiante, ce cygne devient blanc et la princesse, exorcisée, sourit enfin à son séduisant époux.

Dans la poésie bretonne, le cygne apparaît comme un symbole fréquent : il devient même un messenger d'amour.

Peut-être la fiction du cygne, attelé par une chaîne précieuse à une nacelle, ne représente-t-elle que l'interprétation poétique du fait que, du temps des peuples antiques, des figures sculptées, notamment le cygne, ornaient la proue des navires. On pourrait donc supposer que le chevalier inconnu serait arrivé dans un esquif orné

à l'avant d'un cygne. L'imagination populaire l'aurait transformé en un oiseau vivant.

Ainsi se forment certaines légendes.

Le charme et l'intérêt ne résultent point du merveilleux dont elles s'enveloppent. Leur séduction provient surtout de ce qu'elles sont parfois profondément humaines et qu'elles possèdent la spirituelle clarté du symbole.

Voltaire disait qu'on ne va guère loin quand on n'est pas soutenu par le merveilleux.

Or, c'est justement par le merveilleux que la légende recouvre le fait banal et brutal qu'elle réussit à poétiser.

Au fond, il n'en reste pas moins humain, quelle que soit l'interprétation à laquelle on s'arrête, l'idée fondamentale d'un bonheur qui ne dure qu'autant que subsiste l'illusion ; toute curiosité devient inutile et décevante ; l'idéal, notre plus absolu besoin, tombe en poussière sous le doigt qui l'effleure.

En ce sens, la fiction du Chevalier au Cygne touche au plus délicat système des âmes et Wagner a eu le rare bonheur de saisir et répandre au dehors la philosophie de cette belle légende.

En traversant, au cours des générations successives, les cerveaux populaires, des antiques récits se sont imprégnés d'une poétique saveur dont le charme opère encore sur nous.

Un legs du passé, une survivance atavique subsistent, séduisant notre imagination. Ils dureront tant qu'une parcelle de l'âme de nos ancêtres entretiendra dans les nôtres une réminiscence de tout ce qui les a intéressés ou émus.

Au sein d'un monde inexploré de la foule, celui des alchimistes, le cygne reste l'emblème du mercure. Ses ailes représentent sa volatilité. Il en possède aussi la couleur et la mobilité.

Certains des plus anciens chercheurs de la pierre philosophale, avaient recueilli des traditions nordiques, notamment des hyperboréens.

Rappelons l'origine de ce nom d'hyperboréen.

Quand les commerçants de Massilia (ou Marseille) remontaient le Rhône, pour se diriger ensuite vers la Cornouaille, ils remarquaient la diminution du mistral en approchant de la Manche. Le vent cessait sur la côte méridionale de l'Angleterre où règne un climat particulièrement doux, surtout aux abords de l'île de Wight.

Un peuple favorisé vivait là « au-delà du vent du nord » : d'où ce nom d'hyperboréen.

Si Borée représente le nord, le terme de « boréen » fut considéré comme un titre d'honneur signifiant « le blanc » ou « le pur ». Signalons que la couleur blanche symbolise toujours non seulement la pureté, mais aussi la vérité. En allemand « Weiss » (blanc) détient la même racine que « Wissen » (savoir) ; en anglais « White » (blanc) a la même origine que « wit » (esprit) qui a donné « Wisdom » (sagesse).

Il existe cependant deux blancheurs comme deux lumières : celle du jour, solaire et mâle, celle de la nuit, lunaire et féminine.

Mais le cygne incarne le plus souvent la lumière solaire, véritablement fécondatrice.

Une vieille légende hellénique évoque le pays des hyperboréens et un vaste sanctuaire où, de temps à autre, arrivaient en groupe des cygnes chantant pour la vénération des dieux.

Des spécialistes de la préhistoire prétendent reconnaître dans cette description l'antique temple solaire de Stonehenge, en Angleterre.

D'après eux, les cygnes chantant, véritables enfants de chœur ailés, constituaient l'indice de l'authenticité du récit.

Car le cygne chantant (*cygnus musicus*) reste une exclusivité de la faune de l'Angleterre et de la Scandinavie.

« Sa voix », écrit un sociologue allemand, « rappelle le son d'une cloche d'argent. Lorsque ces oiseaux volent très haut, par groupes, leur chant mélancolique évoque de lointaines trompettes. »

Le cygne chantant fut-il l'oiseau sacré de la divinité celte, du dieu du soleil des anciens peuples nordiques ?

Si les gardiens du sanctuaire de Stonehenge hébergeaient une colonie de ces volatiles, les nourrissaient, les soignaient, leur présence aux fêtes du solstice d'été ne trouve-t-elle pas son explication ?

Et comme la légende provient d'un pays occidental où le cygne chantant était inconnu, reconnaissons que les marins grecs, en dépit de leur tendance à raconter des fables, rapportèrent là des faits authentiques.

C'est le propre de la légende d'exprimer synthétiquement, au moyen de symboles très simples, les sentiments de l'humanité toute entière.

La légende n'appartient en propre à personne parce qu'elle est l'œuvre de chacun. Elle vit, se transforme et traduit, en se modifiant souvent, l'effort douloureux de notre éternel devenir, le regret ému de la félicité à jamais perdue.

Pensons au chant du cygne, à ce serment sublime allant de l'exaltation à la mort amoureuse.

Le cygne meurt en chantant et chante en mourant.

Comment ne pas évoquer Apollon célébrant le soleil sur les sept cordes de sa lyre. Lors de sa naissance, les cygnes firent sept fois le tour de l'île de Delos, où il vit le jour.

Richard Wagner fait apparaître un cygne non pas seulement dans « Lohengrin ». Au premier acte de Parsifal, l'on voit tomber, aux pieds des chevaliers du Graal, un cygne abattu en plein vol par une flèche. Or, les animaux sont sacrés dans leur domaine. On cherche le coupable. Il arrive, inconscient du mal commis par lui. Il deviendra le héros pur de ce drame lyrique.

Sur les châteaux prestigieux de Louis II de Bavière et sur les lacs qui les environnent, les cygnes évoluent avec noblesse.

On raconte que la nuit retentissent, couvrant les murmures de la forêt qui charmèrent Siegfried, les chants désespérés de ces oiseaux emblématiques, pleurant la mort du souverain qui périt sous les eaux.

Les cygnes resteront toujours, par leur blancheur et la noblesse de leur sillage, les incontestables symboles de la pureté, de l'élégance, de la grâce et de la beauté.

Henry BAC

Blaise PASCAL : ILLUMINATION et GRACE

par Serge HUTIN
Docteur ès Lettres

Blaise Pascal est né à Clermont-Ferrand le 19 juin 1623 ; il mourra à Paris le 19 août 1662, âgé de trente-neuf ans. Une carrière assez brève donc, mais durant laquelle il avait amplement eu le temps de prouver son génie. Sa vie, son voyage personnel, comportera, en fait, deux grandes parties. Au fil de la première, ce sera, en pleine jeunesse, conjointement à une vie mondaine assez brillante, une œuvre scientifique hors de pair. C'est lui qui, le premier, prouvera la pesanteur de l'air, qui résulte de la pression atmosphérique ; par une expérience réalisée au sommet du Puy-de-Dôme tout d'abord puis depuis la plate-forme de la Tour Saint-Jacques à Paris. C'est la raison pour laquelle une statue de Pascal se trouve dressée au pied de ce monument. Rappelons — ce n'est pas indifférent — que la Tour était encore alors, au temps de Pascal, le clocher de l'église Saint-Jacques de la Boucherie ; s'y situait le point de départ du traditionnel pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle.

La seconde partie de l'existence active de Blaise Pascal sera dominée par sa foi religieuse de plus en plus intense, exclusive. Dès 1646, une première conversion l'avait rapproché des jansénistes du site célèbre de Port-Royal-des-Champs. Il s'y trouvait une grande abbaye de religieuses cloîtrées, mais également, dans son voisinage, les modestes maisons où prêtres comme simples pieux laïcs sympathisants du jansénisme, venaient se retirer du monde pour des retraites plus ou moins prolongées.

Il faudrait tout de même préciser que, lorsqu'on évoque cette conversion de Pascal, il ne faudrait nullement songer à celle d'un jeune incrédule découvrant tout d'un coup la foi. Il serait plus exact d'y voir le choix final d'un itinéraire spirituel qui l'amènera à délaisser tous les plaisirs profanes et même ses recherches scientifiques pour mener une existence qui, dans ses exigences ascétiques, se montrera aussi rigoureuse sinon bien plus encore que s'il était entré dans les ordres.

En 1654 se situe — déclenchant ce renoncement total — ce qu'on a appelé la deuxième conversion de Blaise Pascal, celle qui suivra sa grande illumination — nous la raconterons tout à l'heure —. Il s'abandonna tout entier à cette descente de la grâce, de la Lumière Divine.

Sous l'influence, cette même année 1654, de sa sœur Jacqueline, qui était devenue religieuse à Port-Royal, il adhéra de toute sa force à une défense active de la cause des jansénistes. Pour ceux-ci et contre les jésuites, il écrit alors ses fameuses Provinciales — pamphlet revêtant la forme d'une série de dix-huit lettres censées être écrites par un jeune gentilhomme provincial (d'où le titre de l'œuvre), de passage à Paris, Louis de Montmorency (pseudonyme choisi par l'auteur) ; publiées en 1656-57, répandues clandestinement, la police royale cherchera en vain à découvrir l'imprimeur et à empêcher l'habile diffusion, elles obtiennent un énorme succès. De quoi s'y agissait-il ? D'une défense du jansénisme contre ses grands adversaires (et qui avaient l'oreille des autorités ecclésiastiques).

tiques et du royaume), les si puissants jésuites. Pascal utilisait, prenant parti pour le rigorisme moral prêché et pratiqué par ses amis jansénistes, la tactique fort habile consistant à présenter la casuistique (cette science des cas de conscience préconisée et codifiée par les théologiens de la Société de Jésus) comme permettant d'excuser facilement à peu près tout manquement, aux principes de l'éthique chrétienne, et même les crimes les plus graves pourvu que l'intention ait été bonne.

Naturellement, il faut admettre chez Pascal un parti-pris : la morale enseignée par les jésuites ne se réduisait pas du tout à un laxisme commode. Mais chacun sait que les pamphlets ne pèchent jamais par la modération.

Il ne serait pas inutile, pensons-nous, de rappeler ici brièvement ce qu'était le **jansénisme**. On l'avait appelé ainsi parce que ses partisans se réclamaient de l'enseignement théologique de Jansen (en latin **Jansenius**), évêque d'Ypres (aux Pays-Bas espagnols), un prélat mort en odeur de sainteté et qui avait publié, en 1616, un livre intitulé **Augustinus**. Pourquoi ? Parce que Jansen y développait une doctrine, chère à Saint Augustin, de la prédestination. De toute éternité, Dieu connaît les choix et les activités futures des hommes, ainsi donc que leur destinée finale heureuse (élection) ou malheureuse (damnation). Cette prescience divine s'accompagnait d'une estimation très pessimiste du nombre des élus : ceux-ci ne constituaient, lors du jugement dernier, qu'une faible minorité. D'où la forme du crucifix qu'adopteront, vers le milieu du 17^e siècle, certains jansénistes : le Christ figuré avec les bras non pas étendus à l'horizontale mais levés, presque verticaux — pour symboliser le fait que Jésus était mort non pour le salut de l'humanité dans son ensemble, mais pour assurer celui des élus choisis de toute éternité par la grâce divine.

Jean Laporte, professeur à la Sorbonne (mort en 1949) estimait que ce crucifix janséniste (le soi-disant « Christ de Pascal ») n'était qu'une légende apparue à l'époque romantique. Pourtant, il en existe : nous pûmes en voir dans les collections de notre ami Robert Amadou.

Blaise Pascal consacra toute son énergie, au cours des dernières années de sa vie (durant lesquelles il devra lutter avec un courage de plus en plus stoïque, contre les ravages croissants de la maladie) à s'atteler à la rédaction d'une **Apologie de la religion chrétienne**, destinée à convertir incrédules et sceptiques. Cette œuvre de longue haleine restera à l'état d'ébauche ; ses multiples fragments — les uns fort courts, les autres de longue étendue — forment le manuscrit des *Pensées*.

Ils seront publiés, par les soins de Port-Royal, en 1670, huit ans donc après le décès de Pascal ; cette édition était incomplète et comportait des remaniements apportés d'entière bonne foi, mais étrangers à l'auteur. Le manuscrit, complet, déposé en 1711, à l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés, aboutira finalement à la Bibliothèque Nationale (fonds français n° 9202), où il se trouve toujours.

Il y aura, de ces *Pensées*, une série d'éditions successives réalisées à partir du manuscrit original, dont celle devenue indispensable ; elle n'a cessé d'être remise à jour, chez Hachette, depuis le tirage original de 1897, et même après le décès de l'éminent maître qui l'avait réalisée, de Léon Brunschvicg : Blaise Pascal, **Pensées et opuscules**, dont le numérotage s'est trouvé adopté par tous les commentateurs.

Mais, un problème se pose : Blaise Pascal n'aurait-il donc été que l'ardent philosophe et théologien du jansénisme ? Une tradition orale affirme qu'il se serait aussi fortement intéressé dans sa jeunesse à l'Alchimie et même qu'il aurait été en rapport avec un groupe qui se

réclamait de la tradition des Rose-Croix. Dans l'état actuel de la documentation accessible, on ne dispose malheureusement encore d'aucune preuve décisive à ce sujet ; mais la question ne méritait-elle quand même pas d'être soulevée ?

L'ILLUMINATION DE PASCAL

Au décès de Blaise Pascal (dont on possède le très beau masque mortuaire), il sera trouvé, cousu, soigneusement plié dans la doublure de son pourpoint, un petit parchemin. C'était le **Mémorial** sur lequel il avait consigné la merveilleuse expérience par lui vécue dans la nuit du 23 novembre 1654. On y lit cette suite heurtée de notations :

« L'an de grâce 1654 (lundi 23 novembre, jour de Saint Clément pape et martyr, et autres au martyrologe, veille de Saint Crysogone, martyr et autres. Depuis environ dix heures et demie du soir jusque environ minuit et demi : Feu / Dieu d'Abraham, Dieu d'Issac, Dieu de Jacob.

Exode, III, 6 et Saint Matthieu, 22, 32.

Non des philosophes et des savants / Certitude. Certitude, Sentiment, Joie, Paix / Dieu de Jésus-Christ / Deum meum et Deum nostrum.

Evangile de Saint Jean, XX, 17.

Ton Dieu sera mon Dieu (Ruth, I, 16).

Oubli du monde et de tout, hormis Dieu / Il ne se trouve que par les voies enseignées dans l'Evangile / Grandeur de l'âme humaine. Père juste, le monde ne t'as point connu, mais je t'ai connu.

Jean, XVII, 25.

Joie, joie, joie, pleurs de joie.

Je m'en suis séparé : Dereliquerunt ne fontem aquae vitæ.

Jérémie, II, XIII.

Mon Dieu, me quitterez-vous ? Matthieu, XXVII, 46.

Que je n'en sois pas séparé éternellement / Cette vie est la vie éternelle ; qu'ils te connaissent seul mon Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ / Jean, XVII, 6.

Jésus-Christ / Jésus-Christ / je m'en suis séparé ; je l'ai fui, renoncé, crucifié /. Que je n'en sois jamais séparé / il ne se conserve que par les voies enseignées dans l'Evangile / Renonciation totale et douce / Soumission totale à Jésus-Christ et à mon directeur (de conscience).

Eternellement en joie pour un jour d'exercice sur la terre (d'exercice spirituel).

Non Obliviscar sermones tuos / Je n'oublierai pas tes sermons (Psaumes, XXVIII, 16).

Amen.

Que dire des termes mêmes de ce **Mémorial** que Blaise Pascal gardait toujours serré contre lui depuis la nuit fatidique ? Les mots ne trompent pas : il ne s'agissait pas du tout d'un talisman (1) mais du soin pris par Blaise Pascal pour conserver toujours sur lui le récit cursif — écrit sur le vif, dirions-nous — de sa prodigieuse expérience vécue. Cédons,

(1) Il faut donner tort ici à Condorcet, qui avait parlé de l'**Amulette** de Pascal !

à cet égard, la parole au P. Guerrier : « Tous convinrent qu'on ne pouvait pas douter de ce parchemin, écrit avec tant de soin et avec des caractères si remarquables, ne fut une espèce de **mémorial** qu'il gardait très soigneusement pour conserver le souvenir d'une chose qu'il voulait avoir toujours présente à ses yeux et à son esprit, puisque depuis huit ans (avant sa mort) il prenait soin de le coudre et découire à mesure qu'il changeait d'habit (2) ». Inutile d'insister ici sur l'entière, sur la si brûlante sincérité d'un tel témoignage : il s'agit bien des notes, très hâtivement rédigées sous le feu de l'événement, dans lequel une âme ardente tentait d'écrire, d'un bref et total jet, l'expérience tant prodigieuse qu'il lui avait été donnée de vivre. Et cela suffirait à nous faire toucher du doigt l'intensité de la croyance, le prodigieux élan de la foi chrétienne d'un Pascal, par delà l'effet du contact prolongé avec la dévotion intransigeante de ses grands amis les jansénistes de Port-Royal. Au cours des deux heures nocturnes qu'avait duré l'indicible expérience, Blaise Pascal avait vécu l'irruption glorieuse de la Lumière divine, de la Grâce, du Verbe irradiant tout d'un coup dans les ténèbres.

Mais une question ne manquerait pas d'être posée : s'agissait-il vraiment d'une expérience soudaine, et totalement inattendue par celui qui la vécut ? Ou bien cette descente de la Lumière christique aurait-elle constitué la subite récompense d'une pratique persévérante d'exercices spirituels ? Pascal suivait-il donc toute une discipline d'**oraison** dans sa vie dévote ? On trouve bel et bien, dans le **Mémorial**, cette phrase révélatrice : **Eternellement en joie pour un jour d'exercice sur la terre**. Il y est question d'un **jour d'exercice sur la terre**. Cela nous fait évidemment tout de suite penser à la pratique d'exercices de dévotion qui visaient à mettre l'âme en condition, à la préparer pour une éventuelle possible descente — et qui surviendra au moment inattendu — du Verbe divin.

Un ami regretté, Claude d'Ygé (3), nous avait fait part de sa conviction personnelle : que le **Mémorial** apportait la preuve estimait-il de la réussite par Blaise Pascal du triomphe hermétique : cette soudaine irradiation glorieuse, dans la cornue ou le creuset manipulé par l'artiste de la lumière organisatrice du chaos. Et il ne manquait pas de rappeler, outre l'analogie CONCRETE faite par tous les alchimistes chrétiens entre la Pierre philosophale et le Verbe vainqueur des ténèbres (relire le prologue de l'Évangile de saint Jean : **La lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçue**), que la réussite du grand œuvre serait assimilable en fait de par la glorieuse transfiguration qui s'y accomplit et pour reprendre l'expression même dont usait Claude d'Ygé, « une messe à l'usage du très petit nombre ».

Que Blaise Pascal ait pratiqué l'Alchimie, qu'il lui ait accordé une place, et combien secrète, dans ses exercices ascétiques, n'aurait certes rien eu de sacrilège. Pour les alchimistes chrétiens, l'antagonisme entre une dévotion ardente et la pratique au laboratoire, indissociable de l'oratoire, serait impensable (4). Et c'est alors que la formule **Renoncement totale et douce** prendrait une double dimension. D'une part, assurément le renoncement total aux plaisirs terrestres en faveur des seules immenses

(2) Cité in Victor Giraud, **Opuscules choisis de Pascal**, Paris (Bloud), 1907, p. 7, note.

(3) Mort en 1964, l'auteur de remarquables travaux sur l'alchimie, réédités chez Dervy-Livres.

(4) Voyez, au 20^e siècle, les deux traités de Fulcanelli, ainsi que les ouvrages d'Eugène Canseliet. Voyez aussi actuellement, les travaux de Solazaref et de ses élèves (Revue **Tempête chimique**, Librairie « La Légende Dorée », 22, boulevard Etienne-Clémentel, 63200 Riom).

joies spirituelles. Mais, d'autre part, le renoncement volontaire aux possibilités opératives si prodigieuses (une richesse métallique infinie, la victoire sur la maladie et la mort) s'offrant à l'adepte ayant réussi le grand œuvre — pour se contenter, y vouant intégralement toutes les fibres de son être ; à l'unique adoration de la Lumière christique.

Pascal n'eut pas le loisir, au cours des huit années qu'il lui restait à vivre, de mener à bien la mission sacrée pour laquelle il se sentait investi : rédiger une **Apologie** de la religion tellement convaincante que les incroyants (on disait alors les **libertins**, ce qui ne supposait pas forcément — cela s'appliquait aux hommes partisans d'une liberté totale par rapport aux règles et obligations religieuses — des mœurs dissolues) (5).

Les plus obstinés ne pouvaient qu'être tentés de découvrir ou de retrouver la foi. Mais les **Pensées**, qui en constituent l'ébauche, cette œuvre faite de fragments, de morceaux, n'en forment pas moins quelque chose de prodigieux, où naissent, où se profilent, magistralement ramassés, quelques grands thèmes directeurs que nous allons évoquer, susciter à tour de rôle.

MISERE ET GRANDEUR DE LA CONDITION HUMAINE

Comme devaient se révéler après sa mort des analystes aussi précis et implacables qu'un La Bruyère dans ses **Caractères**, ou un La Rochefoucauld dans ses **Maximes**, Pascal se montre sans illusion aucune sur les défauts, les erreurs et les vices que cultive la triste humanité. On connaît sa fameuse remarque désabusée : **Plus je connais les hommes plus j'aime mon chien**.

Mais les **Pensées** contiennent une foule de notations dans lesquelles est pratiquée l'analyse lucide des actions des hommes, impitoyablement dévêtues du masque trompeur qu'elles peuvent revêtir. Pascal dénonce ainsi, en une formule courte et précise, tous les fanatismes : **Jamais on ne fait le mal si pleinement et si gaiement que quand on le fait par conscience** (6).

Pascal n'hésite pas aussi à condamner les guerres. Citons ce passage bien connu : **Pourquoi me tuez-vous ? Eh quoi, ne demeurez-vous pas de l'autre côté de l'eau ? Mon ami, si vous demeuriez de ce côté, je serais un assassin et cela serait injuste de vous tuer de la sorte ; mais puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave et cela est juste** (7).

Mais l'auteur des **Pensées** va beaucoup plus loin dans son analyse de la condition humaine. Voici l'image saisissante qu'il en donne : **Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes, et tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables et, se regardant les uns et les autres avec douleur et sans espérance, attendent à leur tour. C'est l'image de la condition des hommes** (8). En relisant ce texte, nous pensions à une autre image saisissante : celle qui, au début des **Noces Chymiques de Christian Rosencreutz**, de Jean-Valentin Andreae, relatait le songe fait par le héros :

(5) Se reporter, par exemple, à l'excellent ouvrage (qui n'est nullement dépassé) de René Pintard : **Le Libertinage érudit du 17^e siècle**.

(6) **Pensées**, édition Brunschvicg, XIV, 8.

(7) **Pensées**, V, 1.

(8) **Pensées**, III, 4.

celui des prisonniers enfermés dans un horrible cachot obscur (symbolisant les misères de l'incarnation terrestre) (9).

Les inégalités sociales, réelles certes, ne font qu'apporter plus ou moins d'intensité matérielle à la même condition humaine générale : **Les grands et les petits ont, fait remarquer Pascal, mêmes accidents, et mêmes fâcheries, et mêmes passions ; mais l'un est au haut de la roue et l'autre près du centre, et ainsi moins agité par les mêmes mouvements** (10).

Pour tous, la mort clora toujours, tôt ou tard, qu'on l'accepte ou non, la pièce jouée.

Le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste : on jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais (11).

Toutes les possessions, toutes les distinctions, tous les avantages, tous les plaisirs et toutes les joies (mêmes légitimes) que les hommes peuvent acquérir sont marquées ici-bas du sceau empoisonné de l'impermanence, du transitoire, de la fugacité : **Ecoulement. C'est une chose horrible de sentir s'écouler tout ce qu'on possède** (12).

L'angoisse pascalienne rejoindrait donc tout à fait cette constatation du caractère éphémère, purement transitoire, des apparences sensibles telle qu'on la trouve, par exemple, dans la métaphysique bouddhiste (entre autres).

On trouve même, dans les *Pensées*, un long passage (13) qui, établissant un parallèle entre les expériences de la conscience à l'état de veille et celles vécues au cours des rêves, nous donnerait à méditer sur l'exacte nature de la réalité du monde sensible. Le voici donc : **Si nous rêvions toutes les nuits la même chose, elle nous affecterait autant que les objets que nous voyons tous les jours. Et si un artisan était sûr de rêver toutes les nuits, douze heures durant qu'il est roi, je crois qu'il serait presque aussi heureux qu'un roi qui rêverait toutes les nuits douze heures durant, qu'il serait artisan.**

Si nous rêvions toutes les nuits que nous sommes poursuivis par des ennemis, et agités par ces fantômes pénibles, et qu'on passât tous les jours en diverses occupations, comme quand on fait voyage, on souffrirait presque autant que si cela était véritable, et on appréhenderait de dormir, comme on appréhende le réveil quand on craint d'entrer dans de tels malheurs — en effet —. Et en effet, il ferait à peu près les mêmes maux que la réalité.

Il existe effectivement, signalons-le pour faire une parenthèse, des sujets qui ont l'angoisse de s'endormir, à cause précisément des images horribles ou terrifiantes vues lors de rêves se répétant chaque nuit.

Mais parce que les songes sont tous différents, et qu'un même se diversifie, ce qu'on y voit affecte bien moins que ce qu'on voit en veillant, à cause de la continuité, qui n'est pourtant pas si continue et égale qu'elle ne change aussi, mais moins brusquement, si ce n'est rarement,

(9) J.V. Andréae, *Les Noces chymiques de Christian Rosencreutz*, traduction et commentaires par Serge Hutin. Editions du Prisme, 1973.

(10) *Pensées*, II, 69.

(11) *Pensées*, III, 9.

(12) *Pensées*, III, 11.

(13) *Pensées*, VI, 31.

comme quand on voyage et alors on dit : « Il me semble que je rêve » : car la vie est un songe un peu moins inconstant. Vous aurez tout de même remarqué cette constatation : la vie est un songe...

Mais il n'y a pas que le caractère éphémère, transitoire, fugace, des expériences terrestres : l'existence humaine, irrémédiablement vouée à la mort, est, par elle-même, génératrice d'angoisse (et l'on comprend l'intérêt rétrospectif que les philosophes **existentialistes** tels que Kierkegaard et Jean-Paul Sartre porteront à Pascal).

Tous les hommes, pour échapper à cette angoisse viscérale qui fond sur eux dès lors qu'ils méditent un tant soit peu sur le tragique de leur condition, recourent à ce que Pascal nomme le **divertissement**, utilisant ce nom pour désigner un domaine qui n'engloberait pas seulement la seule recherche des plaisirs, joies et « divertissements » au sens familier du terme : il englobe, en fait, toutes les tactiques si l'on peut dire, toutes les conduites, toutes les aspirations, tous les projets et réalisations par lesquels les hommes tant s'évertuent à tenter d'oublier l'angoisse fondamentale d'une existence vouée, tôt ou tard, à déboucher sans recours sur la mort. Voici un long passage, célèbre, des *Pensées* (14) :

Ils (les hommes) ont un instinct secret qui les porte à chercher le divertissement et l'occupation au dehors, qui vient du ressentiment de leurs misères continuelles ; et ils ont un autre instinct secret, qui reste de la grandeur de notre première nature, qui leur fait connaître que le bonheur n'est en effet que dans le repos et non pas dans le tumulte ; et de ces deux instincts contraires, il se forme entre eux un projet confus, qui se cache à leur vue dans le fond de leur âme, qui les porte à tendre au repos par l'agitation et à se figurer toujours que la satisfaction qu'ils n'ont point, leur arrivera, si en surmontant quelques difficultés qu'ils envisagent, ils peuvent s'ouvrir par là la porte au repos.

Ainsi s'écoule toute la vie. On cherche le repos en combattant quelques obstacles ; et si on les a surmontés, le repos devient insupportable ; car, ou l'on pense aux misères qu'on a ou à celles qui nous menacent. Et quand on se verrait même assez à l'abri de toutes parts, l'ennui, de son autorité privée, ne laisserait pas de sortir au fond du cœur, où il a des racines naturelles, et de remplir l'esprit de son venin.

Revenons donc à cette angoisse viscérale qui accompagne toute lucide prise de conscience de la véritable nature, illusoire et fatale tout à la fois, de l'existence vécue ici-bas par les hommes. Ne prendra-t-elle pas, dès lors que l'introspection tentera de l'approfondir, une dimension à l'échelle du Cosmos ? Et Pascal note ainsi :

Quand je considère la petite durée de la vie, absorbée dans l'éternité précédente et suivante (15), **le petit espace que je remplis et même que je vois, abimé dans l'infinie immensité des espaces que j'ignore et qui m'ignorent, je m'effraie et m'étonne de me voir ici plutôt que là, car il n'y a point de raison pourquoi ici plutôt que là, pourquoi à présent plutôt que lors. Qui m'y a mis ? Par l'ordre et la conduite de qui ce lieu et ce temps a-t-il été destiné à moi** (16). Et suit la formule célèbre : **« Le silence éternel de ces espaces infinis (les espaces astronomiques) m'effraie »** (17).

(14) *Pensées*, II, 44.

(15) On pourrait se demander si n'apparaîtrait pas également un vertige devant le flux, l'interminable série des existences successives, des réincarnations.

(16) *Pensées*, III, 6.

(17) *Ibid.*, 7.

Revenons au **divertissement**, au sens pascalien du vocable : **Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, ils se sont avisés, pour se rendre heureux, de n'y point penser** ⁽¹⁸⁾.

Pourtant, serait-ce vraiment — face à l'angoisse existentielle de l'être en situation — la seule attitude positive demeurant possible à l'homme ?

Ne se révèle-t-il pas extraordinaire, fabuleux même, que l'homme, contrairement aux animaux (qui subissent leur condition sans même avoir la capacité d'y réfléchir), possède le pouvoir de la pensée. Ce qui lui permet justement de s'interroger sur sa condition ? Et nous tomberions alors sur le passage de Pascal si fréquemment invoqué :

L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature ; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser : une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais, quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'Univers a sur lui. L'Univers n'en sait rien.

Toute notre dignité consiste donc en la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever et non de l'espace et de la durée, que nous ne saurions remplir. Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale ⁽¹⁹⁾.

Et l'auteur de poursuivre :

Je n'aurai pas davantage, en possédant des terres : par l'espace, l'univers me comprend et m'engloutit comme un point ; par la pensée, je le comprends ⁽²⁰⁾.

Mais Blaise Pascal demeure aussi un croyant, l'homme qui vit, qui pratique une forme de catholicisme particulièrement exigeant. Selon lui donc, l'angoisse qui accompagne toute prise de conscience de la véritable condition humaine se révélerait complémentaire, en fait, d'une autre constatation immédiate et profonde ; celle du caractère **déchu** de l'homme par rapport à un état glorieux connu jadis :

Il (l'homme) est visiblement égaré, et tombe de son vrai lieu sans le pouvoir trouver ⁽²¹⁾. Il le cherche partout avec inquiétude et sans succès dans des ténèbres impénétrables ⁽²²⁾.

Quelle leçon faudrait-il donc en tirer ? Pascal nous en avertit : **Le Christianisme est étrange. Il ordonne à l'homme de reconnaître qu'il est vil, et même abominable, et lui ordonne de vouloir être semblable à Dieu. Sans un tel contrepois, cette élévation le rendrait horriblement vain, ou cet abaissement le rendrait terriblement abject** ⁽²³⁾.

Comment espérer redevenir semblable à Dieu ? L'auteur des *Pensées* tire la leçon :

Mais nous connaissons en même temps notre misère, car ce Dieu-là n'est autre chose que le Réparateur de notre misère ⁽²⁴⁾.

Autrement dit : nécessité, pour l'homme, afin que sa réintégration devienne possible, de recourir au Réparateur, au Rédempteur, c'est-à-dire à Jésus-Christ. Il serait irrémédiablement impossible de comprendre la

(18) *Pensées*, II, 63.

(19) *Pensées*, VI, 4.

(20) *Ibid.*, 5.

(21) Lamartine paraphrasera cette formule, lorsqu'il écrira ce vers bien connu : « L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux ».

(22) *Pensées*, VII, 2.

(23) *Pensées*, VII, 59.

(24) *Pensées*, VII, 68.

spiritualité pascalienne sans reconnaître ce caractère si indissolublement christique de celle-ci. L'homme est un être déchu ; mais la voie de la régénération christique ne s'offre-t-elle pas à lui ? Et Pascal peut alors s'écrier :

La grâce sera toujours dans le monde — et aussi la nature —, de sorte qu'elle est en quelque sorte naturelle ⁽²⁵⁾.

(à suivre)

(25) *Pensées*, VII, 50. La Répétition de *sorte* est, précisons-le, de Pascal : nombre des fragments de l'œuvre ne purent être revus par lui, et pour cause, la mort l'ayant interrompue prématurément.

Notre très cher Frère Richard Margairaz nous a quittés le dimanche 13 avril 1986. Il fut durant dix années le dévoué administrateur de notre Revue. Nous évoquerons sa mémoire dans le prochain numéro.

Nous adressons à sa chère épouse, Marcelle Margairaz, toute notre affection et notre sympathie.

LA REDACTION

Auguste-Edouard CHAUVET



« Parrain »
Abbé Eugène BERTAUD

« Dieu a mis sur ma route, un brave abbé, qui est devenu pour moi, non seulement un *disciple* : le vrai, l'unique, mais un véritable 'alter ego'... »

(A.E.C. à Octave Béliard, le 8 octobre 1943)

DE LA LANGUE HÉBRAÏQUE RESTITUÉE A L'ÉSOTÉRISME DE LA GENÈSE

par Robert AMADOU*

IV

SAUVES PAR CHAUVET

La Langue hébraïque restituée, c'est trop peu dire, même si Fabre d'Olivet précise que le point est seulement primordial, préalable en quelque sorte. Chauvet refuse de briser la synthèse à retrouver : synthèse de la révélation et synthèse de la langue font un.

« De quelle Révélation parlons-nous ?

» Par RÉVÉLATION sacrée, primitive, nous entendons la quadruple notion que nous retrouvons, plus ou moins déformée, au fond, et comme base de toute forme religieuse humaine, mais que la Tradition chrétienne, héritière et complétive de la Tradition chaldéo-judaïque, propose à ses fidèles comme soutien inébranlable de leur foi.

» 1° L'existence d'un Dieu-Vivant, unique en trois personnes distinctes, créateur ; avec, comme corollaire, la réalité de la création universelle, par l'acte propre et volontaire de ce Dieu-Vivant. Affirmation qui implique celle d'un *ordre surnaturel* supérieur à l'*ordre naturel* et distinct de lui.

» 2° L'existence d'une *âme spécifique humaine*, distincte de toutes les âmes présidant à la vie naturelle sensible. Affirmation qui implique l'*essence surnaturelle* de cette âme.

» 3° La réalité d'une *chute* de l'Homme de l'ordre ou monde surnaturel pour quoi et en quoi il avait été créé, à l'ordre ou monde naturel.

» 4° La réalité de la *Rédemption* de l'Homme déchu, lui permettant de revenir à l'ordre surnaturel : Rédemption ne pouvant s'accomplir que par l'acte *direct* et *volontaire* du Verbe créateur dans l'ordre naturel. Affirmation qui implique l'*Incarnation sensible* de ce Verbe.

» Or, il est évident que si la Bible, comme nous espérons le prouver, nous offre l'exposé pur et complet de cette quadruple notion, nous devons la tenir pour un livre révélé. Car ces notions, en leur en-soi, ne relèvent nullement de la philosophie ni même de la théologie humaine, mais du seul *Théologal* divin et constituent la base surnaturelle spécifique *vivante*, de l'Humanité.

» Partant donc de cette Révélation infuse, condition indispensable de la vie spirituelle et surnaturelle de l'Homme, pourrions-nous être étonnés de retrouver sous les formes et les dogmes des grandes religions humaines (à première vue souvent très disparates) un véritable fonds commun à toutes ; une source unique de laquelle toutes semblent s'être épanchées ? »⁴⁴

Subsidièrement, l'univers actuel est triparti : monde physique, monde humain, monde divin.

Dans la première version publiée de son œuvre d'exégèse et d'herméneutique, Chauvet écrivait déjà : « Il n'a existé, il n'existe, il n'existera

(*) Voir le début de cette étude dans le précédent numéro, pp. 71-84.

44. EG (= *Esotérisme de la Genèse*, cité *infra*, n. 60), I, 18.

jamais qu'une seule Religion, celle du Verbe, Principe et Fin de toutes les Religions, présente en toutes, révélée à nous par Moïse et Daniel, confirmée et scellée définitivement par le Messie Jésus-Christ, Verbe incarné et par ses Apôtres. »⁴⁵

Auguste-Edouard Chauvet affirme la nature spécifique de l'enseignement traditionnel antique et, par conséquent, la nature spéciale des livres qui le renferment. Jamais, le sens littéral ouvert d'un livre sacré antique, contenant un exposé — si fragmentaire qu'il soit — de la Tradition pure, n'en permettra la découverte, pousserait-on ce sens aux dernières limites de l'allégorique ou du figuré. Seul pourra le révéler, révéler la révélation, le cas échéant, l'ésotérisme du texte voilé sous son exotérisme.

Le sens « profond, direct, nous pouvons dire véritablement littéral, est un sens ésotérique et non celui que nous offrent les traditions courantes toutes dérivées (nous expliquerons pourquoi), de la leçon volontairement matérialisée dite *Version des Septante*. »⁴⁶

L'ésotérisme biblique sera démontré : « démonstration établie sur l'étude analytique des termes et des signes littéraux servant à composer ces dix chapitres entièrement écrits sous le double mode éso-exotérique »⁴⁷ ; ésotérisme des dix premiers chapitres de la Genèse, qui constituent un aide-mémoire à l'usage des initiés, d'où le lien nécessaire du sens et du code.

La leçon commence par porter sur les « trois grands Principes divins ontologiques de la Création proprement dite : le *Verbe*, par qui est proférée, hors de la Trinité, la Pensée créatrice du Père-Principe. Il est le Créateur de l'Hexade : « BaRA-ShiTh » ; le *RUACh*, qui, par la « profération » de la Parole-Verbale, devient le Souffle Créateur Vivant ; les *MaIM*, de qui et par qui seront constitués les cieux et la terre. Les *MaIM*, avons-nous dit avec le D^r Chauvet, sont « l'ensemble des possibilités d'êtres futurs à l'état virtuel » ; mais ces « possibilités » d'êtres ne pourront passer de leur virtualité à l'existence réelle, dans les êtres futurs à créer, que par l'union des principes nécessaires pour constituer tous les êtres devant exister individuellement : l'essence et la forme s'unissant et s'actualisant dans les substances particulières de ces êtres concrets individuels.

» Aussi voyons-nous Dieu, dans les premiers chapitres de la Genèse, créer ou faire réaliser ces principes constitutifs des êtres, l'essence et la forme. Mais comme Dieu n'entend pas réaliser, lui-même, directement le Monde-Univers sensible, Il créera, pour les administrer, des Puissances qui seront les architectes et les entrepreneurs de cet Univers. Ces Puissances seront de trois ordres : les *Aelohim* ; l'*Adam* (et sa filiation humaine) et enfin le *Nachash* — le serpent du texte exotérique de la Genèse — (et sans doute ses « légions »), qui régiront, respectivement, chacun des trois Mondes créés : le monde des essences-principes (...) le monde des lois-célestes et des formes (...) le monde de l'Âretz, ou de l'Univers sensible »⁴⁸, qui aura donc été médiatement créé, ou effectué : la triple création a lieu en deux étapes. Le memorandum de Moïse porte sur la cosmogonie et l'androgonie, avec son train.

45. « Traduction archéométrique... », art. cit. (*infra*, n. 59), p. 165.

46. EG, I, 15.

47. *Ibid.*

48. En 1926, AEC envisageait encore une synthèse doctrinale — une seule tradition révélée et une seule langue sacrée — en forme d'encyclopédie ; il y renoncera plus tard. Même, AEC craignit qu'une synthèse d'*Ésotérisme de la Genèse* ne détournât des lecteurs paresseux de lire le livre in extenso et d'en accompagner le progrès minutieux ! C'est avec son accord, néanmoins, que l'abbé Bertaud (Jean Saïridès) composa le résumé partiel qui deviendrait : Jean Saïridès, *Cosmogonie moysiaque. Exposé synoptique des deux premiers chapitres et aperçu général du troisième chapitre d'après la traduction du D^r A.-E. Chauvet*, Limoges, Paris, S.I.P.U.C.O., 1947. Les lignes citées en proviennent, pp. 14-16. Sur Bertaud-Saïridès, voir aussi *infra*, ch. VII.

» Advient, en effet, la chute d'Adam. Puis, « déchu, Adam attendra, dans ce qu'en est convenu d'appeler les « Limbes », l'heure de l'effectuation du monde sensible, dont le Noach, Noé, sera, à la place du Nachash réprouvé, le nouveau Principe réalisateur choisi par Dieu — monde sensible où l'homme apparaîtra, au temps marqué de son développement, vêtu d'un corps de chair, misérable, ravalé au niveau même de la brute. Et ce ne sera que par une lente et douloureuse évolution que l'homme montera peu à peu à l'état, encore bien lamentable, où on le voit parvenu aujourd'hui, et qu'il continuera à travers les siècles, son ascension progressive vers la libération de sa faculté spirituelle : l'AlSh, obnubilée sous les ténèbres de la matière. »⁴⁹

Dans la Genèse, l'Égypte symbolise le monde physique et Jéthro le monde humain. Mais l'Horeb signifie le monde divin. Pourquoi pas, dès lors, une théogonie aussi ? « Tous les Livres sacrés antiques, en effet, à l'exception de la Bible, possèdent une Théogonie, une Cosmogonie et une Androgonie. Le Bereshith donne bien ces deux dernières parties, mais est muet sur la première. Ce n'est point, à notre avis, que la Théogonie ait été absente de l'enseignement ésotérique de Moïse, mais nous nous assurons que cette partie devait être réservée au degré supérieur et à l'initiation suprême dans les collèges antiques, initiation toujours transmise dans le plus grand secret et seulement de la bouche à l'oreille ; donc, qui ne fut jamais écrite. C'était en effet au Verbe Messie qu'était réservé de lever le voile jeté sur cette partie de l'enseignement traditionnel. (Cfr. 2 Cor. III, 14, sqq.) »⁵⁰

A l'orée de notre Genèse, du *Sépher* en l'état, certains, prévient le traducteur, « pourront demander pourquoi nous avons traduit le verbe BRA, ברא, par le plus-que-parfait de l'indicatif, et non par le prétérit, selon la coutume des traducteurs. [...] Si nous l'avons fait, c'est que, nous en sommes convaincu, ce premier verset du Bereshith, loin d'être le début de l'œuvre initiatique de Moïse, n'est qu'une suite et comme la conclusion d'une partie antérieure que nous ne possédons pas et qui devait traiter de la Théogonie. »⁵¹

Chauvet dépeint et manie ce premier verset du premier chapitre comme la clef de l'œuvre. Il nous dévoile, en effet, « dans sa stupéfiante concision, avec la Nature du *Principe* créateur, l'Unité de son Concept sous la Triordinalité des Principes primordiaux et des Mondes qu'ils régissent, ainsi que la distinction entre la Création éternelle en Dieu et la Réalisation de cette Création, par les Puissances créées. »⁵²

Or, « l'honneur d'avoir donné pour la première fois la traduction ésotérique vraie de ce verset revient à notre vénéré maître Saint-Yves d'Alveydre ; et si nous avons pu mener à bien l'œuvre que nous avons entreprise, c'est pour une grande part à lui que nous le devons. Que cette attestation soit à sa mémoire un hommage reconnaissant ! »⁵³

Après Fabre d'Olivet, Saint-Yves d'Alveydre, pour Chauvet, et Chauvet enfin.

Insatisfait du stupide XIX^e siècle, comme tant d'autres, Auguste-Edouard Chauvet vint à l'occultisme, comme la plupart y étaient venus. Le jeune médecin nantais, né en 1863, suit, pendant une assez brève période, à partir de 1900, Papus, *L'Initiation* et l'Ordre martiniste, où il devient Sair.

Dès 1900, il s'adonne à l'hébreu et particulièrement à la *Langue hébraïque restituée*, qu'évidemment son nouvel entourage lui a indiquée. En 1901, il y travaille « d'arrache-pied », écrit-il à Papus, en se défendant de rivaliser avec Sédir, dont les « *Éléments d'hébreu* », tout fabriens, parais-

49. Jean Saïridès, annexe citée, pp. 30-31.

50. EG., II, 177.

51. *Ibid.*

52. « Traduction archéométrique... », art. cit., p. 167.

53. *Ibid.* Dès 1926, on le verra, AEC remerciait de même SYA de lui avoir appris le sens du verset capital.

sent dans leur revue commune.⁵⁴ (Mais il est deux fois impossible que l'Ordre martiniste ait procuré à Chauvet le secret de l'interprétation ésotérique de la Genèse, à la Fabre d'Olivet, à la Saint-Yves d'Alveydre, à la Chauvet lui-même, que Martines de Pasqually aurait transmise à Louis-Claude de Saint-Martin, selon Maurice Roche : parce que Saint-Martin ne détenait pas cette interprétation, et parce que l'Ordre martiniste ne remonte pas, sinon à son étage supérieur, en esprit, au Philosophe inconnu.⁵⁵)

Puis, Saint-Yves d'Alveydre, que le même entourage adulait, pénétra à jamais dans la vie et dans la pensée de Chauvet. Mis dans sa confiance, il collabora, pour la première partie, à l'édition posthume, en 1911, de *L'Archéomètre*, que la précipitation et le désordre de Papus rateront à demi. Or, l'archéomètre, *clef de toutes les religions et de toutes les sciences de l'antiquité, réforme synthétique de tous les arts contemporains*, « l'archéomètre, loin d'être (comme on l'a, bien à la légère, prétendu) « sans valeur aucune pour un travail sérieux », est au contraire, indispensable à quiconque veut percer le voile qui, de nos jours encore, couvre la Tradition primordiale, sa Langue, et son Symbolisme universel. »⁵⁶

Dans *l'Initiation*, de décembre 1911, une « Lettre de Saïr »⁵⁷, enrichit

54. Voir R.A., « Saïr apprenti chez Papus », *L'Autre Monde*, n° 104, mars 1986, pp. 22 ss.

55. Maurice Roche, « Balzac et le Philosophe inconnu », *Balzac et la Touraine*. Congrès d'histoire littéraire tenu à Tours du 28 au 31 mai 1949, Tours, 1949, pp. 109-119. Tirés à part, rev. et complétés, 1951 ; voir p. 13 du tiré à part et notre commentaire de l'hypothèse, in « Balzac et Saint-Martin », *L'Année balzacienne*, 1965, p. 53, n. 2.

Si l'on entend — pourquoi pas ? — par martinistes des amis de Saint-Martin qui partageaient l'essentiel de ses idées, on observe que plusieurs martinistes ont souscrit à la *Langue hébraïque restituée* : Lenoir-Laroche, Gombault, Prunelle de Lière, et, au premier chef, Gilbert, qui fut à bien d'autres titres encore, proche de Fabre d'Olivet (voir R.A., *Deux amis de Saint-Martin : Genèse et Gilbert, Œuvres commentées*, Paris, Doc. mart., 1982). Fabre lui-même ne se soucia pas de rencontrer S.M. quand la possibilité s'en offrait.

Avec l'Ordre martiniste, SYA eut peu de liens. Voir Jean Saunier, « Saint-Yves d'Alveydre et l'Ordre Martiniste », *L'Initiation*, 1980, n° 1, pp. 37-42.

A l'endroit de la Bible hébraïque, que S.M. pratiquait, l'avis suivant au chevalier Du Bourg, du 28 mars 1777, exprime son attitude toute saint-martinienne : « Vous ferez fort bien de continuer votre hébreu, vous serez dédommagé des peines que vous prenez ; mais je vous préviens d'avance de vous garder des interprétations rabbiniques, il faut être un peu plus loin pour y faire son entrée, et ne pas s'obscurcir avec eux ; le grand objet que vous devez avoir, c'est de remonter aux racines étymologiques des mots, voilà où vous trouverez le plus de lumières, car vous auriez tort de prétendre à devenir un hébraïsant, c'est l'étude de la vie, et vous trouveriez dans cette étude, des conjectures comme dans toutes celles où les hommes ont mis la main. » (*Lettres au Du Bourg*, Paris, *L'Initiation*, 1977, p. 16). Et à Du Bourg de Rochemontès : « La lettre du 25 septembre de l'ami Percin m'est arrivée ce matin ; je le félicite de faire en si peu de temps des progrès si rapides dans l'hébreu ; mais je crois qu'en ami il fera bien de différer encore un peu d'écrire ses découvertes sur cette langue ; 1° jusqu'à ce qu'il la possède encore mieux, 2° jusqu'à ce qu'il ait encore plus d'évidence sur les vérités qui font le sujet des premiers chapitres de la Genèse. » (2 octobre 1777, *id.*, p. 27).

D'autre part, les rapports des signes aux idées et des idées aux signes ne font pas seulement l'objet d'une brochure de S.M. C'est un thème récurrent dans son œuvre : des mots et du verbe, des caractères et de l'écriture, des signatures, de la parole comme voie, vérité, vie.

56. « Traduction archéométrique... », *art. cit.*, p. 163. Sur la traduction de SYA lui-même, cf. *infra*, VI, n. 74.

57. Pp. 216-218.

l'interprétation imprimée dans un fascicule antérieur du mot hébreu Sh CVI. A l'occasion, et contre toute kabbale, Chauvet honore Saint-Yves d'Alveydre et sa *Sagesse vraie* : marque d'une double fidélité, signe d'énergie lucide.

En connexion personnelle, au début des années 1920, Chauvet, avec deux confrères Octave Béliard et Léo Gaubert et son homonyme James Chauvet, esquisse un nouvel ordre : les Chevaliers du Christ, modernes quêteurs du Graal. Le dessein en rejoignait un vœu de Saint-Yves d'Alveydre, à la joie d'Auguste-Edouard Chauvet. Mais il se détacha de l'entreprise que Béliard, et James Chauvet surtout, essayèrent de réaliser en aménageant ce dessein selon leurs propres tempéraments.⁵⁸ (De s'en détacher ne répondait pas moins au tempérament de notre Chauvet !)

Il est donc tout naturel que la première ébauche publiée de Chauvet, en 1926, « sur les instances pressantes de nos amis, parmi lesquels le plus cher de tous, le Dr Marc Haven, ait reçu, avec son prénom et son patronyme, ce titre : « Traduction archéométrique du Premier Chapitre de la Genèse, ou Livre des Principes ». »⁵⁹

L'ébauche sera poussée à l'extrême et les courts articles de 1926 se déploieront sur quatre volumes de 986 pages au total. Sans doute, l'œuvre d'un demi-siècle n'aurait connu son terme, ni ne serait sortie des presses, sans le concours de l'abbé Eugène Bertaud. Le premier volume paru, Auguste-Edouard Chauvet s'en alla contempler les Idées, et le Maître des Idées, qu'il avait l'un et les autres, cultivés de connaissance et d'amour. L'abbé Bertaud veilla.⁶⁰ Enfin, Bertaud, rebuté par ses supérieurs, indigné du silence général, mais le monument élevé grâce à ses efforts, fit, disait-il, « comme Achille ». A ce prêtre, initié tel Lacuria, à « parrain », nous demanderons, en conclusion, d'évoquer cette somme, au titre vrai : *Esotérisme de la Genèse*.

Notrami-Laxener s'éprit de l'œuvre, tenta d'en diffuser les thèses. Au cours des quarante dernières années, j'en sais quelques-uns qui ont profité d'*Esotérisme de la Genèse*, peu l'ont cité et, pour tout dire, justice n'a pas été rendue au génie d'Auguste-Edouard Chauvet. Entendons-nous : de la seule manière qui lui eût agréé, c'est-à-dire par la reconnaissance de sa découverte, de sa révélation de la Révélation.

Introduit à Chauvet dans mon adolescence par l'abbé Eugène Bertaud⁶¹, entré dès lors dans un émerveillement qui n'a pas cessé, il m'est incombé de maintenir et de transmettre, en éclaircissant et en glosant, autant que possible. Après une soirée d'hommage et de réveil, le 25 mai 1978⁶², après des séminaires annuels, se poursuivent et se poursuivront études et ré-éditions.⁶³

58. Voir R.A., « L'Ordre du Saint Graal », *L'Autre Monde*, 82, mai 1984, pp. 52-57, rev. et augm. ap. James Chauvet, *La Quête du Saint Graal*, Paris, Cariscript, 1986.

59. *Psyché*, 1926 : avril, 162-168 ; mai, 194-201 ; juin, 226-231 ; juillet, 258-265. (La mention de Marc Haven (Dr Emmanuel Lalande), p. 166.)

Les archives privées de AEC, consultées chez Franck Villard qui les conserve, indiquent une influence discrète mais forte, qu'il convient d'ajouter et que j'évaluerai ailleurs : celle de l'abbé Auguste Latouche, auteur de travaux sur les racines hébraïques.

60. *Esotérisme de la Genèse, traduction ésotérique commentée des dix premiers chapitres du Sepher Bereshith* (en abrégé : EG), Limoges-Paris, SIPUCO, 1946-1948, 4 vol. Le premier volume est du 3 janvier 1946 ; AEC quitta son corps, le 16 février 1946. Une nouvelle édition est en préparation.

61. Voir R.A., « L'Occulte et la culture », *L'Autre Monde*, n° 44, déc. 1980, p. 54.

62. Annonce in *l'Initiation*, janvier-mars 1978, p. 51.

63. Pour une introduction générale à l'homme et à l'œuvre, écouter les quatre cassettes enregistrées, « Esotérisme de la Genèse », disponibles au

V

LE DECOMPTE

Nulle critique aussi fondamentale ni aussi aiguë en cas de besoin, aussi orientée à la synthèse, conformément à la construction dont le souci domine, nulle critique aussi qualifiée, dans la sympathie du désir, myope chez l'un, perspicace chez l'autre, que celle de Fabre d'Olivet bibliste par Auguste-Edouard Chauvet.

Chauvet veut, et je tiens qu'il y est parvenu, démontrer la Tradition primitive sous les espèces parfaites de l'ésotérisme juif, chrétien, ou judéo-chrétien, que Moïse consigna secrètement. Chauvet ne prétend pas... mais ce serait coupable de dépecer son morceau généalogique.

« Nous ne prétendons pas, proteste donc notre guide, nous ne prétendons pas (qu'on l'entende bien) être le premier à avoir tenté cette démonstration. Trois hommes, au moins, rien que dans notre pays, nous ont précédé dans cette voie : *Fabre d'Olivet, Lacour et Saint-Yves d'Alveydre*. Tous ont eu l'intuition que, sous le sens ouvert de la Genèse, se voilait un autre sens traditionnel. Et si notre méthode de recherche, différente de celles employées par eux, nous a conduit à des résultats très différents, aussi, de ceux auxquels ils sont eux-mêmes parvenus, ce n'est que stricte justice, de notre part, de reconnaître que leurs travaux — du moins en ce qui concerne le premier et le dernier — nous ont souvent été utiles.

» Cela est hors de doute au sujet de Saint-Yves d'Alveydre, ce très grand chrétien qui voulut bien être pour nous, non seulement un maître, mais un ami ; car c'est lui qui nous ouvrit la voie et qui y guida nos premiers pas. Nous sommes heureux de rendre à sa vénérée mémoire, l'hommage respectueux et reconnaissant que nous lui devons.

» Nous ne dirons rien de Lacour qui, imbu des idées encyclopédiques et partageant certainement celles de Dupuis, dans son livre intitulé « *Éloïm ou les Dieux de Moïse* », fait de la Genèse une simple allégorie cosmogonique, sans en soupçonner jamais la magnifique valeur initiatique.

» Fabre d'Olivet est le premier des critiques qui ait cherché à rétablir le sens réel du Bereshith : sens qu'il prétendit exposer dans son ouvrage « *La Langue hébraïque restituée* », qu'il publia en 1816.

» Malheureusement, n'ayant pu se débarrasser de ses théories philosophiques préconçues, il s'efforça toujours de faire cadrer son interprétation du Livre de Moïse avec ses propres idées, ce qui l'entraîna dans des difficultés inextricables et le fit tomber dans d'irréremédiables erreurs que nous n'aurons que trop d'occasions de constater.

» En somme, si Fabre d'Olivet manqua le véritable sens ésotérique de la Genèse, il le doit, pour une part, à son ignorance totale de la vraie Tradition et, pour une autre part, à son attachement à la doctrine théosophique toute imprégnée d'apports orientaux et, par essence, profondément panthéiste.

» Avec les tenants de cette école, il fit de l'Unité en soi, un principe purement métaphysique. Il la veut bien cause du Ternaïre, mais sans rapport essentiel avec lui. Elle ne peut donc se manifester et exister réellement que sous les apparences individuelles quelles qu'elles soient, ce qui est la preuve de son panthéisme. D'ailleurs, sa traduction du mot *Élohim* par « *Lui, les dieux* », confirme pleinement ce que nous venons

centre Ergonia, 3 ter, rue des Rosiers, 75004 Paris. Tous les points marqués dans les parties du présent article qui concernent AEC ont été abordés ou seront repris dans nos autres études. Il me plaît d'inscrire une fois de plus, ici, le nom de Franck Villard, avec qui nous collaborons au service de son grand-père.

de dire et, plus encore, son glissement inévitable vers le polythéisme qui marqua la fin de sa vie.

» En réalité, et bien qu'il insinue être en possession d'une initiation, à tout le moins douteuse, Fabre d'Olivet n'a pour point de départ et pour base de sa traduction — comme tous ses prédécesseurs et ses suivants, — que la seule Version des Septante, élevée (il l'avoue lui-même) au sens figuré, mais non au sens ésotérique proprement dit.

» De plus, les découvertes encore toutes récentes de Champollion le trompèrent sur l'origine de la Langue sacrée qu'il étudiait et en quoi il voulut voir simplement la langue mystérieuse des temples égyptiens. En cela, — comme nous le verrons quand nous parlerons de la Langue primitive, — il mêle une part de vérité à une part d'erreur ; car, s'il est possible de faire la jonction entre nombre de racines de cette langue et celles de l'Hébreu, nous n'y trouvons pas, en revanche, une adaptation comparable à celle qui unit, par exemple, l'Hébreu, non seulement à l'Assyrien (ce qui ne peut étonner, étant donné l'origine commune des deux langues), mais aussi, et plus curieusement, au sanscrit aryen comme aux langues celto-nordiques dérivées du védisme.

» Tout ceci montre combien, dans les études de ce genre, il importe de libérer son esprit de toute idée préconçue et de s'en tenir au sens qui ressort du *texte lui-même*, si différents que ce sens puisse être de celui qui est communément accepté (quand il n'y est pas contradictoire) et même de celui, qu'*a priori*, on pensait ou on désirait y trouver.

» Surtout qu'on se garde bien de se laisser prendre à de simples analogies phonétiques, non seulement sans valeur, mais qui, souvent, ne feraient que conduire aux pires erreurs d'interprétation. »⁶⁴

La traduction procurée par Chauvet diffère entièrement, de son propre aveu, de toutes les précédentes, se targuassent-elles d'être ésotériques, et y compris celle de Fabre d'Olivet. Toutes, en effet, « sans en excepter cette dernière, se sont contentées de nous donner un sens plus ou moins ouvert, plus ou moins fermé, comme on le voudra, mais sans correspondant simplement au Symbolisme et non à la Réalité qui seule vaut. »⁶⁵ Cela en 1926 ; cela s'applique mieux encore à l'œuvre définitive, et d'ailleurs s'y retrouve *passim*, plus ou moins varié.

Il s'agit bien, comme pour Fabre, de rendre en clair la cosmogonie incluse dans les dix premiers chapitres de la Genèse. Point de théogonie, Chauvet s'y accorde avec Fabre. Il corrige, néanmoins, que la cosmogonie proprement dite (s'ensuivra l'androgonie) se borne aux trois premiers chapitres de Moïse, le Livre des Principes, dit-il, dont le premier chapitre, qui déborde jusqu'à II, 6, offre la synthèse. (Dieu, que Chauvet aime ce mot ! Par l'analyse formelle d'une synthèse, il ne souhaite que de retrouver la chose, voire de l'enrichir.)

Sans ambages, en plein dans le style de papa Chauvet : « La traduction ésotérique sera presque toujours en désaccord, plus ou moins complet, avec celle qui est communément acceptée.

» Aussi bien (nous en sommes assuré d'avance), serons-nous en maints passages de notre version, accusé de faux-sens grammaticaux par les hébraïsants classiques ; faux-sens que nous leur renverrons ; car le lecteur pourra remarquer, au cours de nos commentaires, deux faits de primordiale importance.

» 1° Que ces prétendus faux-sens se relèveront précisément en des passages du texte prêtant à la discussion en ce qui concerne leur sens *exotérique* sur quoi traducteurs et commentateurs sont loin de s'entendre,

64. EG, I, 15-17.

65. « Traduction archéométrique », *art. cit.*, p. 164. Le cas de l'abbé Latouche, dont AEC possédait les ouvrages dans sa bibliothèque personnelle, et qui annexe Fabre avec intelligence et honnêteté, est exemplaire dans l'exception, par sa démarche (qui trop tôt s'essouffle, malheureusement).

quand ils n'ont pas été obligés (pour maintenir le sens généralement accepté) de forcer les règles, de la grammaire au nom de laquelle ils nous pourraient accuser.

» 2° Que bien souvent ce sera le sens que nous donnons aux passages litigieux, qui concorde vraiment avec la grammaire; et, sans qu'il soit nécessaire pour cela d'invoquer d'indémontrables erreurs de copistes; et encore moins de supposées exceptions aux règles grammaticales.

» Soit donc qu'on s'en tienne au sens ouvert des Livres saints hébreux, soit qu'on veuille y découvrir le sens caché qui, en certains endroits, s'y voile, il est bien inutile de chercher à modifier une grammaire qui s'applique nécessairement au texte ouvert, que ce texte cache ou ne cache pas un sens ésotérique.

» Nous considérons donc comme une grosse erreur de la part de Fabre d'Olivet d'avoir voulu réformer la grammaire hébraïque sous le prétexte de l'adapter à la langue ésotérique. D'autant qu'à y regarder de près, sa prétendue réforme ne porte que sur les verbes quiescents ou défectifs classiques, dénommés par lui *radicaux*. Or, il nous apparaît que si ces verbes sont irréguliers, c'est précisément parce qu'ils ne sont pas vraiment radicaux: en ce sens qu'ils possèdent comme première, seconde ou troisième lettre radicale, une des voyelles primitives *A, Hé, Y, O*, contrairement au génie de la langue hébraïque qui semble ne vouloir accepter que de véritables consonnes pour signes radicaux (tout au moins dans les verbes). En ce qui concerne les verbes défectifs dits par les grammairiens: *Pé-noun* ou *Ain-yod*, c'est-à-dire possédant pour première radicale un *Noun* ou un *Yod*, nous sommes très porté à voir dans la suppression qui y est faite de ces signes, ou une simple raison d'euphonie ou, en ce qui touche la seconde classe, une abréviation graphique, peut-être consécutive à l'invention des points-voyelles: cette lettre étant remplacée par le point *Chîrek* qui en exprime le son. Enfin, dans les défectifs dont les deux dernières radicales sont semblables; probablement pour l'une ou l'autre des raisons déjà dites, tantôt on supprime une des radicales, tantôt on la remplace par un *Daguesh* ou un *Vav*; tantôt même, peut-être pour des raisons de phonétique, on conserve les deux radicales en y adjoignant le *Vav*.

» Pour dire le vrai, la grammaire est d'une utilité très relative, pour la découverte du sens ésotérique des Livres hébreux, puisque ce sens dépend uniquement de la valeur hiéroglyphique symbolique des signes composant les mots.

» D'autre part, il est impossible de s'en passer, cela va de soi, en ce qui regarde le sens ouvert. Or, ce serait une grave erreur de croire que ce sens est sans importance autre que celle de servir de voile au sens caché. Dans maints endroits, au contraire, non seulement il corrobore, mais il complète ce dernier sens, prenant même parfois — bien que dans un ordre hiérarchique différent — une valeur d'enseignement égale à la sienne. Il arrive même en certains cas — qui ne sont pas extrêmement rares — que le sens ésotérique d'un mot résulte de la combinaison intime du sens grammatical de ce mot, avec celui qui ressort de la valeur hiéroglyphique ou symbolique des lettres composantes.»⁶⁶

Si Fabre d'Olivet a échoué dans l'entreprise, c'est parce qu'il fut trop, et trop mauvais linguiste: se trompant, avec une nouvelle grammaire, sur le secret de la langue hébraïque, il lui manqua aussi d'être chrétien.

Le projet de restituer la langue hébraïque est, ainsi formulé, ainsi programmé, équivoque. L'hébreu n'est pas une langue créée de toutes pièces, mais il est devenu une langue sacrée, c'est-à-dire codée, et le décodage ne fonctionne que pour les dix premiers chapitres de la Genèse, le memento des initiés. La langue hébraïque restituée, c'était trop peu dire; c'est aussi trop dire. D'autre part, Fabre attribue un sens vague aux racines hébraïques, et se prive d'une détermination en négligeant de les comparer aux racines d'autres langues, notamment le sanscrit, auquel

66. EG, I, 122-123.

Chauvet recourt mainte fois, sans jamais s'écarter des quatre règles de lecture, très strictes, qu'il s'est fixées.⁶⁷ Fabre sous-estime encore l'idéographie de l'hiéroglyphe, l'idéologie du signe, essentiellement idéal en l'espèce.

Ainsi Fabre doit-il se contenter de transposer le sens vulgaire ou figuré ou allégorique,⁶⁸ quoiqu'il se réclame de l'ésotérisme: Chauvet, comme Fabre, constate que toutes les traductions de la Genèse sont des versions des Septante, mais Chauvet déplore que Fabre lui-même s'en éloigne moins qu'il ne le soutient. Du coup, Fabre hésite souvent entre l'exotérique et l'ésotérique, au moins l'ésotérique ainsi déclaré. Tantôt, il prend l'exotérique seul « pour argent comptant »⁶⁹, tantôt il l'évacue; jamais il n'en voit l'articulation sur l'ésotérique. Force sera donc à Fabre d'emprunter la tangente: combien de réticences! combien de sous-entendus injustifiés! Une sûre doctrine fait défaut, à l'arrivée de même qu'au départ.

La méthode de Fabre et sa philosophie humaine trop humaine se vérifient mutuellement dans l'erreur et non pas dans le progrès de la vérité. La Révélation absente, comment saisir le memento? comment en déduire la substance? Comment ne pas réduire les études traditionnelles à la linguistique et comment pratiquer la linguistique sacrée? Comment résoudre le dilemme du déluge purement événementiel sur une branche, purement figuré sur l'autre? Point d'ésotérique sans révélé.

Dans quelques cas, Fabre d'Olivet a vu ou entrevu le sens ésotérique. Chauvet les relève et l'en félicite. Il dénonce aussi plusieurs cas d'erreur grave. Prenons trois exemples.

Point cardinal: le premier mot du premier verset du premier chapitre, on le sait. Or, Fabre traduit *Bereshit* par « en principe », se référant ainsi à « un simple concept métaphysique humain, donc sans existence en soi. »⁷⁰

« *AElohim* », au même verset, crucifie les traducteurs, à la fois par son sens et par son cas (nominatif ou accusatif?). Fabre a méconnu, Chauvet a découvert que *AElohim* est l'un des trois compléments directs du verbe créer (et encore ce verbe, traduit comme on l'a vu, au plus-que-parfait). Fabre a fabriqué une « traduction nettement panthéiste du nom symbolique *AElohim* par: « Lui, les Dieux », traduction qui fausse tout le reste de son œuvre, en ne laissant subsister aucune distinction de nature entre le Principe créateur et ses Puissances effectuantées créées.»⁷¹ Le polythéisme de Fabre cache un panthéisme. A preuve décisive que Papus n'avait pas tort quand il accusait Fabre d'être « trop grand métaphysicien »⁷², piètre métaphysicien en fait, comme tout à l'heure piètre linguiste.

Dernier exemple: Qaïn et Habel (Caïn et Abel) sont pris par Fabre d'Olivet « pour des Puissances exclusivement physiques et physiologiques, alors qu'ils ne symbolisent, en réalité, que des conceptions humaines conditionnant des actes intellectuels, spirituels, moraux et sociaux; ce qui entraîna cet auteur (nous n'aurons que trop d'occasions de le constater) dans les plus graves erreurs, relativement à la véritable signification des symboles anthropomorphiques présentés dans ce chapitre [IV]. »⁷³

67. Chauvet partage l'hostilité de Fabre et de Saint-Yves contre la kabbale, par ses propres raisons. Des recoupements et des coïncidences sont pourtant possibles, et fructueux, je le montrerai.

Une illustration vérifie d'avance l'hypothèse, grâce au théologien admirable Jean Kovalevsky, le père Evgraf. Celui-ci ne paraît pas avoir connu l'œuvre de Chauvet, mais il lit ésotériquement dans la Genèse une création en deux étapes, en combinant la tradition et sa réflexion, également chrétiennes, avec le recours circonspect aux jeux pieux et savants de la kabbale juive. (*Le mystère des origines*, Paris, Friant, 1981).

68. EG, I, 126.

69. EG, III, 692.

70. EG, II, 180.

71. EG, IV, 911.

72. Fabre d'Olivet et Saint-Yves d'Alveydre, art. cit., p. 32.

73. EG, III, 479.

VI

SAINT-YVES D'ALVEYDRE INTERVENANT

Même projet chez Fabre, Chauvet et, dans l'intervalle, Saint-Yves d'Alveydre. Le programme linguistique de Chauvet, pour différent qu'il soit de celui de Fabre qu'il ne laisse pas d'attaquer de front, lui ressemble toutefois davantage qu'à celui de Saint-Yves. Saint-Yves d'Alveydre, certes, Chauvet le bénit pour lui avoir donné le sens exact de Genèse I, 1, mais Saint-Yves aussi a failli à reconstituer la langue sacrée (ne pas confondre avec le vain programme fabrién de restituer la langue hébraïque). Saint-Yves, néanmoins, était religieux, de la vraie religion : l'esprit anime sa pensée, outre la lettre souvent morte.

De plus, Saint-Yves d'Alveydre mit en valeur la portée sociale de la sociologie qui découle de l'androgonie biblique et que récapitulent une historiographie et une histoire normatives. Il y avait de cela dans l'*Histoire philosophique du genre humain*, dont le premier titre était *De l'état social de l'homme* ; mais la politique de Fabre subsistera embryonnaire, parce qu'il trébuche sur la synthèse philologico-théologique — sur la gnose, osons le mot.

Peu politique en fait, Fabre d'Olivet, et mal connaissant parce que mécréant.

« Pour Saint-Yves, il n'en fut pas de même. Profondément chrétien, donc profondément convaincu de la vérité de la tradition qu'il nommait *judéo-chrétienne*, il consacra sa vie et sa haute intelligence à l'adaptation de l'Etat social humain à cette tradition ; ce dont font foi ses diverses « Missions ».

» Néanmoins, et bien qu'il s'en défendît énergiquement, bien même que, peut-être, il se persuadât y être parvenu, il avait trop fortement subi dans sa jeunesse l'empreinte des idées de Fabre d'Olivet, pour pouvoir l'effacer complètement.

» De plus, et si paradoxal que cela puisse paraître, esprit doué d'une prodigieuse puissance d'intuition, il se défia toujours de ce qui, précisément, faisait sa force et, en prétendant soumettre sa faculté intuitive au sévère contrôle de la raison, souvent il en troubla et affaiblit les visions révélatrices. Car, poète et musicien, mais plus musicien que poète, le sentiment impérieux du nombre le domina toujours et le poussa à la recherche du sens ésotérique des Livres sacrés, par l'intermédiaire de la valeur numérique des lettres : procédé emprunté à la Qabbale, à cette Qabbale que sa raison lui faisait rejeter et combattre et dont cependant (par une de ces curieuses contradictions qui se relèvent dans les plus hautes intelligences), il acceptait un des moyens d'investigation les plus illusoirs.

» Aussi, les quelques fragments de traduction de l'Écriture qu'il nous a laissés — écrits en vers dont la formule est due à Fabre d'Olivet qui les nommait « eumolpiques » — ne sont-ils, pour dire le vrai, que des paraphrases poétiques et non une version ésotérique réelle de la Bible. Ces fragments colligés et édités après sa mort par les soins de ses disciples, sont contenus dans le recueil intitulé « *La Théogonie des Patriarches* » et comprennent une traduction du premier chapitre de l'Évangile de Saint-Jean ; celle du premier chapitre de la Genèse ; une, enfin, de la Tentation et de la Chute de l'Homme, au troisième chapitre de ce même Livre.⁷⁴

74. Saint-Yves d'Alveydre, *La Théogonie des patriarches, Jésus (Nouveau Testament) / Moïse (Ancien Testament). Adaptations de l'Archéomètre à une nouvelle traduction de l'Évangile de saint Jean et du Sépher de Moïse. Précédée... (Mission des Juifs)...*, Paris, Librairie hermétique, 1909 (fac-sim., Nice, Béliane, 1980, introd. de Jean Saunier). Rééd., Paris, JBG, 1977, par les soins d'Yves-Fred Boisset, dont il faut lire d'autre part « L'alphabet archéométrique et ses correspondances », in *Les Clés traditionnelles et*

» Est-ce à dire que son œuvre soit sans valeur ? Loin de nous cette pensée ! Nous nous assurons, au contraire, que cette œuvre surtout en ce qui concerne sa partie sociale (pour méconnue et même inconnue qu'elle soit), peut et doit être classée au rang de celles qui font le plus d'honneur à l'esprit humain.

» Sa seule erreur (quel est le génie qui n'en a commis ?) fut de tenter de soutenir par des moyens mal appropriés, les révélations de sa puissance intuitive, puissance qui se suffisait largement à elle-même, lui permettant de prédire — plus de dix ans avant 1914 — dans une véritable vision prophétique, la mainmise de l'Amérique sur l'Europe, comme une conséquence inévitable de la politique antichrétienne, génératrice de haines intestines et extérieures, qui a fait et fait encore (malgré les terribles leçons de la guerre mondiale) se déchirer entre eux les peuples de notre malheureux continent.

» Si nous citons ce fait entre tant d'autres dont son œuvre abonde, c'est pour justifier ce que nous disions tout à l'heure de sa faculté d'intuition qui avait suffi à l'amener à la Révélation sacrée, véritable boussole surnaturelle, seule directrice de l'Humanité pendant son pèlerinage terrestre ; seule capable de la ramener à l'état suréminent dans lequel elle avait été créée ; seule capable aussi, de la conduire à l'union intime avec son Principe créateur, sans perte de sa personnalité propre, sans confusion avec ce Principe.⁷⁵

Ce jugement de 1946 est définitif ; mais il doit être éclairé par la précision capitale de 1926 : quelles que soient les faiblesses de la traduction effectuée par Saint-Yves lui-même, Chauvet n'aurait pas accompli la sienne sans l'archéomètre. Mieux que le maître, le disciple a tiré parti de « l'admirable Pantacle : « Sceau du Dieu vivant », ou « Planisphère du Verbe », comme il le nommait, qui, sous ses différentes modalités appliquées au Chinois, à l'Iranisme, au Védisme, à la tradition Soubba ; aux Religions et aux Langues du proche Orient : Hébraïques, Syriaques, Chaldéennes, Samaritaines, etc., est la Clef de toutes les formes religieuses ethniques, en même temps qu'il nous révèle l'Alphabet secret et sacré de la Langue ésotérique primitive, avec toutes ses correspondances. »⁷⁶

Auguste-Edouard Chauvet, disciple de Saint-Yves d'Alveydre, a réalisé le projet d'Antoine Fabre d'Olivet, et au-delà, grâce à Dieu.

VII

PROGRAMME EFFICACE : L'ESOTERISME DE LA GENESE

Saïridès, fils de Saïr ; Jean, saint patron des initiés chrétiens : Jean Saïridès est le pseudonyme, el hiéronyme de l'abbé Eugène Bertaud, dont la maieutique obtint que naquit *Esotérisme de la Genèse*, de Chauvet-Saïr. Il a présenté, lors, l'œuvre en ces termes, eux-mêmes synthétiques à merveille.

« De tout temps, la tradition s'est conservée, dans les milieux initiatiques tout au moins, que certains passages de la Bible, et en particulier les dix premiers chapitres de la Genèse, comportaient plusieurs sens superposés, deux certainement et peut-être même trois, d'après quelques-uns. Il n'est pas douteux en tout cas que jadis dans les Sanctuaires

synarchiques de l'archéomètre de Saint-Yves d'Alveydre, Paris, JBG, 1977, pp. 127-146.

La Théogonie... ne rend pas justice à l'œuvre de SYA en l'espèce. De nombreux essais de traduction, différents peu ou prou de celui qui a été retenu ici, sont conservés dans les papiers qui constituent le fonds SYA à la bibliothèque de la Sorbonne (voir notre inventaire, *L'Initiation*, 1981, n° 2 et n° 3, pp. 103-107 et 136-140, sous les cotes III, n° 1820 (1, 2, 3) et cf. III, n° 1824 (8). (R.A.).

75. EG, I, 17-18.

76. « Traduction archéométrique... », *art. cit.*, pp. 162-163.

antiques, égyptiens et grecs en particulier, on avait un double enseignement, l'un pour la masse vulgaire des profanes et l'autre secret, réservé aux seuls « Initiés » et qui était la véritable doctrine. Elevé dans les sanctuaires de Memphis, Moïse, qu'on affirme avoir été prêtre d'Osiris, fut initié à cette « Science secrète ». Les Actes des Apôtres, Ch. VII, 22, ne nous apprennent-ils pas que « Moïse fut instruit dans toute la Sagesse des Egyptiens et il était puissant en paroles et en œuvres ». Il connaissait donc la valeur hiéroglyphique des lettres de l'alphabet sacré et l'art cryptographique de s'en servir pour dissimuler au vulgaire, sous un sens ouvert qui lui était destiné, un deuxième sens qui révélait aux « Initiés » l'enseignement secret, à eux seuls réservé. Il est donc très normal que Moïse en ait usé, lorsqu'il écrivit le début du moins de la Genèse, entièrement consacré à cette « Doctrine Secrète » qui, selon les lois des Sanctuaires, ne devait pas être divulguée à tous...

» Comme le Christ parlait en paraboles aux foules et réservait le secret du Royaume de Dieu à ceux qui étaient appelés à le connaître, comme saint Paul ne donnait que du lait à boire à ceux qui étaient charnels, et non la nourriture solide destinée aux seuls spirituels, Moïse, conformément à la tradition millénaire des Sanctuaires sacrés, dans les passages essentiellement dogmatiques de la Genèse, a, lui aussi, un double enseignement, l'un ouvert à tous, le sens exotérique, et l'autre à la portée des seuls initiés, le sens ésotérique; ce dernier caché sous le premier et rédigé suivant une cryptographie sacrée et secrète, basée sur le sens idéographique et hiéroglyphique des lettres hébraïques.

» C'est le grand mérite du Docteur Chauvet d'avoir, après de longues recherches et à la lumière, il est vrai, des essais de ses devanciers moins heureux, réussi à reconstituer cette « cryptographie sacrée », à retrouver la valeur secrète des lettres hébraïques et à rétablir le sens vrai des mots qu'elles composent dans le texte ouvert. Malgré sans doute des erreurs de détail, quasi inévitables dans un pareil travail, il semble bien avoir élevé une œuvre solide, aussi scientifique que de bonne foi, et d'une immense portée. N'est-il pas troublant, tout au moins, et n'en est-ce pas comme une preuve de fait, une « pragmatique sanction », pourrait-on dire, sans jeu de mots, que, grâce à cette cryptographie retrouvée par lui et dont il nous révèle les secrets et les règles dans l'introduction de son ouvrage, que tout au long de ces dix premiers chapitres de la Genèse, sans y faire la moindre entorse, sans s'y livrer à aucune acrobatie fantaisiste d'interprétation, il ait pu réussir à établir un sens suivi et en parfaite conformité avec la saine tradition primitive judéo-chrétienne; et n'en est-ce pas comme une contre-épreuve singulière que cette « réussite » s'avère impossible dans les passages non initiatiques qui ne comportent pas un double sens? N'est-on pas en droit d'affirmer, en pareil cas, que l'auteur a, selon l'expression consacrée, vraiment « retrouvé la clef du Temple ? »

» La traduction ésotérique du Docteur Chauvet, ainsi restituée, est parfaitement logique et cohérente...

» Ici nous retrouvons la distinction capitale, méconnue de tous les traducteurs et que met, avec soin, en lumière le Docteur Chauvet, entre les deux mots hébreux « Baroa » et « Ghashoah » employés à dessein par Moïse. « Baroa » qui veut dire: créer, dans le sens théologique de ce mot, et « Ghashoah » qui veut dire simplement: effectuer, réaliser. C'est qu'en effet la « création » du Monde s'est faite en deux étapes distinctes. — D'abord, le VERBE de Dieu crée (« baroa ») ses Puissances effectuant, les Aelohim, auxquels il communiquera son plan créateur, puis les Principes et les Substances, dont ces Aelohim auront à se servir, avec le concours de l'Adam primordial et du Nachash — (le serpent de la Genèse) — également créés par Dieu, pour effectuer (ghashoah), conformément aux Lois Célestes (Shamaim), au temps marqué par la Providence, le Monde de l'Univers sensible. Cette « effectuation » de l'Univers sensible d'ailleurs, si étrange que cela puisse paraître, nous sera racontée en texte ésotérique, sous le couvert de la fabulation du Déluge, puisqu'aussi bien ce sera Noé, en tant que Principe cosmogonique, qui, au lieu du Nachash, maudit et déchu, en sera le réalisateur, sous le contrôle des Aelohim et conformément aux Lois célestes établies par le Créateur.

» Il n'est plus, pour donner une idée complète de l'ouvrage du Docteur Chauvet, que d'ajouter que par ses commentaires, aussi nombreux que riches de substance, il s'avère comme une véritable « Somme » de toute l'antique et primitive tradition ésotérique judéo-chrétienne. C'est une œuvre, croyons-nous, qui vient à son heure et qui, si une trop intéressée et trop habile « Conspiration du silence » ne parvient pas à l'étouffer, est appelée à avoir le plus grand retentissement, non seulement dans le Monde chrétien tout entier, mais aussi dans le Monde savant lui-même.

» Et maintenant, à la veille du grand départ, confiant dans la Providence qui en a certainement favorisé la difficile élaboration, de tout cœur, nous lui-disons: « A -Dieu-va! ». ⁷⁷

Depuis 1946, l'ouvrage est resté sous le boisseau et peu l'y allèrent voir. Il n'est pas trop tard, mais le temps est venu d'exalter par incidence Auguste-Edouard Chauvet, en cultivant son invention géniale: *Esotérisme de la Genèse*. A notre tour, maintenant, au fil des nouveaux départs, confiant dans la Providence qui en a certainement favorisé la difficile élaboration, de tout cœur, redisons-lui, avec parrain: « A-Dieu-va! ».

77. Préface à EG, I, pp. 5-8. (Les points de suspension signifient nos omissions.)

APPENDICE

GENESE I, 1, COMME EXEMPLE (Quel exemple !)

TRADUCTION CLASSIQUE ¹

(Edouard Dhorme)

Au commencement Elohim créa les cieus et la terre.

CALQUE DE L'HEBREU CLASSIQUE ²

(André Chouraqui)

Entête Elohim créait les ciels et la terre.

FABRE D'OLIVET ³

Version littéraire

Premièrement - en - principe, il-créa, Aelohim (il détermina en existence potentielle, LUI-les-Dieux, l'Être-des-êtres), l'ipsité-des-cieus et-l'ipsité-de-la-terre.

Traduction correcte-

Dans le Principe, Aelohim, LUI-les-Dieux, l'Être des êtres, avait créé en principe ce qui constitue l'existence des Cieus et de la Terre.

SAINT-YVES D'ALVEYDRE ⁴

Le BRA-ShITH, Créateur des Six Jours, le Principe,
Le Verbe avait créé l'Ordre de Ses ALHIM.
Cet Univers des Dieux, cet Olympe d'Archanges -
Est l'ATH et l'ALePh-ThO de l'Univers des Cieus;
C'est l'Ame et la Raison de l'Univers des Astres.

1. La Bible. L'Ancien Testament, Pléiade, t. I, p. 3.
2. La Bible, Desclée de Brouwer, 1985, p. 18.
3. La langue hébraïque restituée, op. cit., t. II, p. 25 et p. 309.
4. La Théogonie des patriarches..., op. cit., p. 41.

AUGUSTE-EDOUARD CHAUVET ⁵

Traduction archéométrique (1926)

De toute Eternité, le VERBE créateur de l'Hexade universelle avait créé, les concevant dans son Intimité essentielle :

les ALHIM, les Dieux, les Puissances primordiales vivantes, l'Angélie du Théocosme, à qui l'Être est directement dispensé par le Verbe Lui-même ;

les ShaMaIM, Puissances actives vivantes de l'Uranocosme, Lois célestes et providentielles (1) (de la Nature naturante divine), proférant le Nom, la Gloire de leur Créateur, légiférant sa toute puissante Volonté, portant en soi leur Pouvoir effectif égal, et à qui l'Être est dispensé par les ALHIM ;

l'AReTz, Energie causale et régulatrice de l'Astrosme, incluse dans tout Effectuation astrale en mouvement vers une Fin, et à qui l'Être est aussi dispensé par les ALHIM.

Version littéraire (EG)

BeRAeShITH } lu : B-RASHiTh, dans le principe ; de toute éternité ; dans son intimité principielle ;
lu : BRA-ShiTh, le Créant (Concevant) ; le Créateur dans sa conception éternelle de l'Hexade (des six Manifestations universelles dites Jours).
Ensemble des deux sens : De toute éternité, le Créateur de l'Hexade.

BaRA : avait créé (conçu dans sa pensée éternelle) — AeLoHIM : les dieux ; les Puissances actives primordiales ; l'Angélie ; — AeTh : l'essentialité — HaShâMalM : des Cieux (Lois providentielles) — VeAeTh : et l'essentialité — HâAReTz : de l'Astralité (tant causale qu'effectuée).

Version ésotérique en français correct (EG)

De toute éternité, le Créateur de l'Hexade (des Manifestations universelles) avait conçu dans sa Pensée créatrice : l'Angélie (ensemble de Ses Puissances actives primordiales) ; les Aelohim ; l'essentialité des Cieux-Lois ; les Shamaim (destinés à réaliser et à régir les Formes) ; et l'essentialité de l'AreTz : Astralité universelle, sous son double aspect de Principe moteur de l'astralité (gravitante) et de cette astralité universelle elle-même.

Traduction générale ordonnée (EG)

De toute éternité, le Principe créateur de l'Hexade des manifestations universelles avait conçu dans sa pensée créatrice : l'Angélie, ensemble de Ses Puissances actives et réalisatrices primordiales ; les Cieux, par essence ensemble des Lois providentielles destinées à formuler et à diriger les Formes efficientes actives ; et l'Astralité sous son double aspect de Principe réalisateur essentiel actif, et de Réalisation astrale substantielle passive.

5. Art. cit., juin 1926, pp. 226-227. Esotérisme de la Genèse, op. cit., t. II, p. 177 et p. 283 ; t. IV, p. 951.

NOTES SUR LA MUSIQUE

Le lecteur qui, depuis le début de la présente année, est parti, numéro après numéro, article après article, à la recherche de Fabre d'Olivet, a pu se rendre compte sans grande difficulté de l'universalité de la pensée et de l'œuvre du traducteur des Vers Dorés. Si l'un d'entre nous avait encore quelques doutes à cet égard, nous le renverrions évidemment à la notice bio-bibliographique que Sédir « publia » dans le numéro 1 de 1985 (pages 8 et ss.).

Erudit et passionné de culture antique, il semblait naturel que Fabre d'Olivet s'intéressât à la musique, à ses origines lointaines et à ses racines mystiques.

MYSTIQUE. Le mot ne pouvait pas ne pas être lâché. Mysticisme et musique sont intimement liés, vibrent à l'unisson, règnent sur l'Univers, sur l'infiniment grand comme sur l'infiniment petit, sur le visible comme sur l'invisible ; ils se répondent sans cesse pour glorifier l'Esprit et spiritualiser ce qui ne l'est pas encore et le sera un jour inexorablement. Leurs épousailles de chaque jour et de chaque nuit participent à l'alchimie spirituelle ; comme ces ouvertures lyriques, d'abord presque imperceptibles, qui soudain s'enflent crescendo jusqu'à ravir les âmes au-delà des lumières et des décors fabuleux que les yeux ne voient plus, le regard étant tout tourné vers l'intérieur, on les imagine de plus en plus sonores et de plus en plus purs au fur et à mesure que l'homme de désir gravit les chemins de la Réintégration.

Emile Vuillermoz, musicologue contemporain dont les travaux font autorité, n'hésite pas à introduire son « Histoire de la Musique » (1) par ces mots qui, avouons-le, surprennent au début d'un ouvrage à caractère encyclopédique :

« Musique ! Héritage sacré d'Apollon. Langage mystérieux si chargé de magie et si riche en sortilèges que les neuf Muses, malgré la diversité de leurs missions, ont tenu à être ses marraines et lui ont réservé le privilège de porter leur nom...

« (La musique) a allégé et ennobli nos servitudes terrestres. Par elle, se sont trouvés miraculeusement disciplinés, idéalisés, spiritualisés et transfigurés le temps, l'espace, la durée, le mouvement, le silence et le bruit...

« Elle a éveillé la matière à la vie secrète des vibrations qui lui donnent une âme. De tout ce qu'elle palpe, de tout ce qu'elle heurte, de tout ce qu'elle effleure elle est arrivée à tirer une étincelle de beauté. Elle a appris à la pierre, à l'argile, à l'os, à la corne, à l'ivoire, au cristal, à la corde, à la peau tendue, au bois et au métal qu'ils étaient doués de la parole ».

Serait-il hautement blasphématoire d'écrire : Au commencement, était la Musique, et ne pourrait-on, sans se brouiller avec les scribes, vouloir que l'œuvre de Jahvé s'accomplît en musique tant dut être grandiose la création architecturale de l'Univers.

** ❖

Depuis que des Anciens ont, en leur temps, évoqué l'Harmonie des Sphères, nul adepte de la philosophie véritable, qu'elle que soit par ailleurs la voie qu'il choisisse pour gravir le sentier qui mène à la Lumière, ne peut feindre d'ignorer le rôle de la Musique et du Chant dans la

(1) Ed. Fayard, Paris, 1949.

Théurgie. Fabre d'Olivet, adepte exemplaire, n'aurait su négliger cet élément fondamental de la quête spirituelle. Lui-même compositeur (il avait mis en musique certains de ses poèmes), il produisit nombre de romances, un quatuor et un oratorio, tout en publiant des articles dans des revues musicales. Ceux-ci furent réunis et publiés ultérieurement en un ouvrage : « La Musique expliquée comme science et comme art » qui vit le jour en 1897, soit soixante-douze ans après sa désincarnation.

Saint-Yves d'Alveydre, son « disciple » (ne jamais omettre les guillemets, c'est un vieil usage...), s'intéressa également à la Musique en ses implications théosophiques. L'Étalon musical de l'Archéomètre est l'aboutissement de ses recherches en ce domaine.

*

**

Il faut dire que les exégètes de l'œuvre musicologique de Fabre d'Olivet ne se pressent pas dans les antichambres des éditeurs. Le sujet est ardu, ingrat, voire obscur. Ou encore, pour céder exceptionnellement à une trivialité qu'on me pardonnera, je dirai qu'il est tout bonnement « casse-cou ». Comme l'est toute tentative d'exégèse de l'Archéomètre de Saint-Yves et l'on sait d'astucieux auteurs qui ne s'y risquant point trouvent plus commode de gloser à perte de vue sur la vie privée et sentimentale des savants pour ne pas avoir à montrer leur embarras...

Par ailleurs, il nous a paru tout à fait impossible de livrer aux lecteurs de la Revue les textes originaux des travaux de Fabre d'Olivet. Notre mise en page ne nous l'aurait pas permis. Alors, attraper des ciseaux et découper de ci de là ? Non, c'eût été saper un édifice cohérent qui ne saurait souffrir quelque dépècement. Fallait-il donc renoncer à aborder le sujet ? Cela semblait dommage. Consacrer trois numéros à Fabre d'Olivet sans parler de sa « Musique », comment l'accepter ?

Nous avons recherché dans les anciens numéros de la Revue et nous y avons trouvé un article publié en avril 1902 (2), intitulé : « La Musique, d'après Fabre d'Olivet » et signé d'un ancien collaborateur dont nous ignorons s'il fut assidu ou occasionnel du nom d'A. Erny.

C'est cet article que nous reproduisons intégralement dans les pages qui suivent.

Y.-F. BOISSET

(2) Voici les références exactes : N° 7, avril 1902, 55° volume, 15° année, pages 42 à 50. Si ces neuf pages n'en font plus que cinq à présent, cela résulte des méthodes de composition. Pas une seule ligne n'a été soustraite de l'article de Monsieur Erny.

Passant il y a quelques jours par La Rochelle, j'ai découvert le Musée des Templiers (installé dans la Grosse Horloge, face au Vieux-Port). Ce musée, fondé et tenu par une équipe de bénévoles dynamiques, regroupe sur plusieurs niveaux les résultats des fouilles de la Commanderie rochelaise et autres souvenirs. Intéressant à visiter... Accueil sympathique... Entrée libre... Equipements spéciaux pour non-voyants... Si vous passez par là...

Yves-Fred BOISSET

LA MUSIQUE

d'après FABRE D'OLIVET

par A. ERNY

Fabre d'Olivet, érudit occultiste, a laissé un livre posthume sur la musique, mais, tiré à un très petit nombre d'exemplaires, ce livre sera vite épuisé. Je crois donc être agréable à tous les lecteurs de *L'Initiation*, mélomanes comme moi, en leur présentant un compte rendu de ce curieux livre, car en général les musiciens, même les plus ferrés sur leur science, ignorent le côté occulte de la musique, signalé par Fabre d'Olivet.

La musique n'est pas ce qu'un vain peuple pense. Selon Fabre d'Olivet, la musique, envisagée dans sa partie spéculative, est, comme la définissaient les anciens, la connaissance de l'ordre de toutes choses et la science des rapports harmoniques de l'Univers ; elle repose sur des principes immuables auxquels rien ne peut porter atteinte.

Polybe attachait à la musique le pouvoir d'adoucir les mœurs. Orphée, d'après la légende, adoucissait même les animaux, et pourtant il ne put adoucir les *Ménades*, qui se montrèrent plus féroces que les animaux. Damon avait donné des leçons d'harmonie à Socrate, et il les développa par ses études et ses méditations. Le même Doman a fait un *Livre des lois* où il affirme que dans la musique sont enfermées toutes les parties de l'éducation. « L'homme de bien, avait-il dit, est le seul excellent musicien (!), parce qu'il rend une harmonie parfaite, non pas avec une lyre ou d'autres instruments, mais avec le total de la vie (!) »

J'avoue franchement que je trouve *Damon* un peu pompier, mais l'homme n'est pas parfait.

« Le système musical que Platon avait en vue était originaire d'Égypte ; porté d'abord en Grèce, par Orphée, quant à sa partie pratique, il fut ensuite développé par Pythagore qui en explique la théorie, en cachant le principe fondamental de cette science. Pythagore réserva la connaissance de cette science aux seuls initiés, ainsi qu'il en avait pris l'engagement dans des sanctuaires sacrés. On n'y livrait, en général, les secrets des sciences qu'après de terribles épreuves, et les serments les plus solennels de se taire ou de ne les livrer qu'à ceux dignes de les posséder. »

Notre système musical actuel nous vient des Grecs par les Romains, et quant au principe constitutif... (celui des Égyptiens), il n'a varié que dans les formes pratiques. C'est ce système que *Timée de Locres* regardait comme institué par les Dieux, pour le perfectionnement de l'âme. Selon Platon, les Égyptiens avaient

tracé des modèles de mélodie et d'harmonie, et les avaient fait graver sur des tables exposées dans les temples. On entendait des chants remontant à dix mille ans. Platon en mentionnant ce long intervalle et sentant que la postérité pouvait en douter... a pris soin de répéter : « *Quand je dis dix mille ans, ce n'est pas pour ainsi dire, mais à la lettre 10.000 ans.* » L'antiquité de ce système en laisse supposer l'universalité... car l'Arabie, la Chine, la Perse, l'Inde n'en ont pas d'autres. La musique chinoise est pour ainsi dire celle des Egyptiens, ainsi que l'a observé l'abbé Rousseau.

« *Kong-Tséé*, que les missionnaires dans leur fureur, de tout latiniser, ont appelé *Confucius*, avait appris la musique et l'estimait très haut pour réformer les mœurs : il fut presque un contemporain de Pythagore et du second Zoroastre. Très habile musicien, dit le *Linu-Ya*, il jouait du *king* (1) et charmait tout le monde. Selon un autre livre, le *Li-Ki*, la musique est l'expression et l'image de l'union de la Terre et du Ciel. »

« Hérodote parle d'un certain chant appelé *Linus*, qui de l'Égypte était passé en Phénicie, en Chypre, en Ionie, et on croit que c'est le même que les Latins appelaient *Noemia*... et Platon le faisait remonter comme principe à dix mille ans. » (Chiffre évidemment cher à Platon.)

« Depuis la fermeture des sanctuaires, on ne peut imaginer combien d'efforts les hommes ont faits pour retrouver les principes oubliés de la musique ; combien de systèmes opposés se sont élevés et ont été renversés. Les premiers instituteurs des mystères, voulant imiter la divinité qui se déroba à nos sens, semèrent de difficultés l'Initiation, s'enveloppèrent des voiles de l'allégorie et ne parlèrent d'abord que par la voix des symboles (2). Déjà on ne permettait pas aux initiés d'écrire leur savoir, et ils ne pouvaient s'en entretenir qu'avec les seuls initiés. *La peine de mort était prononcée contre les parjures*, qui osaient manquer à leurs serments, et contre les indiscrets tentant de profaner les mystères. Le criminel de ce genre ne trouvait aucun asile, et chacun le fuyait avec horreur, tant l'opinion était puissante à cet égard. »

Comme on le voit, on ne badinait pas à cette époque avec les indiscrets... Une parole de trop équivalait à un bon coup de poignard.

« Le poète Eschyle, soupçonné d'avoir exposé sur la scène un sujet mystérieux, n'échappa qu'avec peine à la fureur du peuple, et ne put être absous qu'en prouvant qu'il n'était pas initié (ce qui prouve pourtant qu'un indiscret avait dû lui parler).

(1) Instrument de musique des Chinois.

(2) Comme on le voit, nos symbolistes modernes ont été quelque peu devancés.

La tête de *Diagoras* fut mise à prix pour le même objet. *Andocide*, *Alcibiade* furent accusés et faillirent perdre la vie. *Aristote* n'échappa lui-même qu'avec peine aux poursuites de l'Hiérophante *Eurymédon*. Enfin, *Chilolaius* courut un grand danger, et *Aristarque* de Samos subit une persécution, l'un pour avoir dit et l'autre pour avoir écrit que *la terre n'était pas au centre de l'univers*, divulguant ainsi une vérité que Pythagore n'avait enseignée que sous les voiles du mystère (3). Mais dès que l'Hiérophante cessa d'être *le plus vertueux des hommes*, il ne fut plus digne de conserver le dépôt des mystères, à l'époque où la corruption des mœurs et des lois vint tout gâter. *L'Initiation dégénéra en cérémonie vaine*. Les prêtres de *Cérès* comme ceux de *Cybèle* et d'*Isis* tombèrent dans le mépris... grâce à leurs farces (4), et leurs mœurs dissolues. Le secret des mystères disparut avec le secret qui en était la vie, et peu à peu ces mystères dégénérèrent en écoles de débauche... lorsque la vertueuse Isis, au lieu d'un sanctuaire, n'eut plus à Rome qu'un lieu de prostitution connu sous le nom de *Jardin de la Déesse* (!).

« *Ptolémée* essaya de donner un fondement aux erreurs de son temps sur la musique ; il fut guidé par *Eudoxe*... puis par *Didyme* et *Aristoxène* (disciple d'Aristote) dont il nous reste un volume sur la musique, traduit par Meibronneuy. »

Quant à moi, je pense que si les Grecs avaient eu un système musical semblable au nôtre, on ne peut alors rien comprendre aux merveilles dont ils se vantent ; sinon que les Grecs étaient de forts vantards.

« Lorsqu'il s'agit de la musique des Grecs, ce ne sont pas les écrivains qui manquent, ce sont les écrivains qui nuisent, à cause de l'incohérence de leurs ouvrages et de leurs contradictions si fréquentes. Leur obscurité vient de ce qu'ils n'ont connu ni l'origine ni les principes de la science musicale. La Grèce reçut sa musique des mains des Phéniciens, et pour bien comprendre leur système musical, il faut savoir que le mot *lyre* appliqué à un instrument n'était d'abord qu'un terme générique donné à la musique elle-même. Ce mot grec *Lyra* tenait à la même racine que le mot phénicien *Liral*, qui exprimait tout ce qui est harmonieux et concordant. »

Voilà certes une interprétation qui doit être ignorée des musiciens, même les plus érudits, mais revenons à Fabre d'Olivet...

(3) Avant Galilée, on était en Europe moins bien renseigné sur les questions cosmogoniques et astronomiques, qu'on ne l'était dans les sanctuaires, mais, peu à peu, cet enseignement purement oral se perdit, et le monde se trouva plongé dans l'ignorance et les ténèbres du moyen âge.

(4) Ce que Fabre d'Olivet appelle des farces est évidemment ces trucs inventés par les prêtres pour simuler les phénomènes devant le *pecus vulgum*, et dont parle Salverte dans son curieux livre.

« Dans le système musical qu'on peut appeler *ionien*, la modulation se bornait à faire passer la mélodie des *tétracordes* conjoints et disjoints et alternativement. Comme la mélodie se renfermait dans l'étendue du *tétracorde* (ou lyre à trois cordes), le chant était simple et facile ; il suffisait souvent au chanteur de donner le ton des cordes principales des lyres, *si, mi, la*, ou *mi, la, si, mi*, pour improviser le remplissage des cordes secondaires. Ce qui appuie cette opinion, c'est la façon dont sont notées quelques anciennes poésies grecques. Parmi celles qui sortent de la bibliothèque du Vatican, on remarque avec intérêt que la fin de chaque vers est marquée par une lettre vocale et une lettre instrumentale, placées immédiatement l'une sur l'autre, ce qui indique évidemment l'intention du poète ou du musicien de commencer le chant du vers sur la corde désignée ou de s'y arrêter, laissant au chanteur la liberté de remplir le reste à son gré. »

« Parmi tous ces auteurs anciens, il n'y en a pas un qui ne contredise l'autre, et souvent ne se contredise lui-même, au sujet des modes principaux : le *lybien*, le *phrygien* et le *dorien*. Dans ce conflit d'opinions discordantes, j'ai pourtant, dit Fabre d'Olivet, étudié deux autorités qui m'ont déterminé à donner au *lydien* la tonique *mi*, et au *dorien* la tonique *ut*. La première autorité est celle d'*Aristoxène* qui dit que les Doriens exécutaient le même chant à un ton plus bas que les Lydiens. La seconde autorité qui confirme la première est du judicieux *Saumaïse* qui, dans ses commentaires sur les comédies de *Térence*, nous apprend que la musique adaptée à ces comédies s'exécutait sur des flûtes appropriées à chaque mode, le lydien, le lybien et le dorien. »

« *Amphion*, *Marsyas* et *Thamiris*, que l'on cite comme les inventeurs des trois systèmes lydien, phrygien et dorien, et que l'on prend pour des personnages humains, ne sont rien moins que cela : on doit savoir qu'à cette époque reculée, l'histoire ne s'occupait pas des individus. Ces trois noms se rapportent à des êtres moraux et non pas à des hommes ; ils désignent comme les inventeurs de ces systèmes, les idées mêmes qui présidaient à leur invention (5). Ainsi *Amphion* qui préside au système lydien, c'est-à-dire à celui de la faculté génératrice de la femme et signifie exactement la Voix nationale de l'Ionie. *Marsyas* celui qui invente le système phrygien, celui des chefs de troupeaux et des rois-pasteurs, représente l'esprit brûlant, l'ardeur *martiale* et guerrière. *Thamiris*, qui domine le dorien, celui de la liberté ou de la force, désigne la lumière des astres jumeaux. »

(5) C'est ce qu'on appellerait actuellement des idées-mères ou des idées-forces, comme le dit A. Fouillée. D'ailleurs, certains Grecs étaient des initiés des sanctuaires d'Égypte et en connaissaient les idées profondes sur toutes les branches de ce que nous appelons maintenant la science.

« Ce fut une grande révolution musicale, lorsqu'on osa disjoindre les *tétracordes*, qui, selon les lois anciennes et sacrées, devaient être *conjoints*. Cette révolution prit sa source dans la doctrine de *Krisner*, touchant l'*hermaphroditisme universel* ; elle prit une si grande extension, que les Ioniens tentèrent de s'y opposer, et le suprême sacerdoce lança des anathèmes, mais il était trop tard. On refusa de reconnaître le Pontife résidant sur la *montagne sacrée* de la Thrace, et pour la remplacer on choisit le mont Parnasse et on y bâtit la ville de *Delphes* désignée sous le nom de *Pytho* (6). C'est là que la secte (musicale) nouvelle, se disant conduite par l'esprit universel *Olen*, plaça le fameux *Ombilic*, symbole de l'*hermaphroditisme divin*.

« Tout incomplets que fussent les genres chromatiques et enharmoniques de la Grèce, ils firent dans leur nouveauté un grand effet dans les mains d'Orphée qui les employa. Le service important que ce dernier rendit à la musique grecque fut de fondre tous les systèmes en un seul, et de distinguer sous le nom de *modes* ce qui, avant lui, avait porté le nom de système.

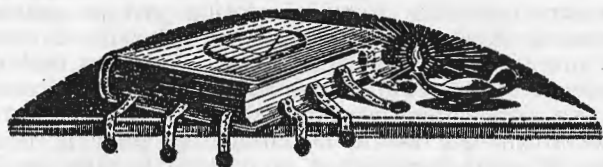
« Ce fut lorsque *Pythagore* eut pénétré dans la profondeur des sanctuaires égyptiens, avec un courage et une constance sans égale, qu'il connut et fit connaître ensuite à ses disciples les principes de la science des sons, et leur apprit à remplir le système musical d'une suite non interrompue d'intervalles diatoniques et enharmoniques *selon les progressions mathématiques rigoureuses*. »

Voici maintenant ce que dit Fabre d'Olivet de la fameuse *Eurydice* (*Erudiké*). Selon lui, l'étymologie de ce nom serait : *Eu* (bien), *Rohe* (vision, clarté) et *Dieh* (ce qui montre ou enseigne). Le mythe d'*Eurydice*, selon la science occulte, c'est l'épouse mystérieuse qu'Orphée voulut rendre à la lumière. Ce nom ne signifie que la doctrine de la vraie science, l'enseignement de ce qui est beau, et de ce dont Orphée essaya d'enrichir la terre. L'homme ne peut pas envisager la vérité avant d'être parvenu à la lumière intellectuelle, *sans la perdre* ; s'il ose la contempler *dans les ténèbres de la raison*, elle *s'évanouit*. Voilà ce que signifie l'histoire d'*Eurydice* perdue et retrouvée. Voilà aussi ce qui aurait bien étonné *Glück* si on le lui avait dit.

Ainsi qu'on a pu le voir par ces courts extraits du livre de Fabre d'Olivet, l'érudition du grand occultiste s'étend à toutes les branches des sciences, et plus d'un musicien sera tenté, j'en suis sûr, d'acheter le livre en question pour y étudier tous les développements que je n'ai pu fournir dans un simple article.

A. ERNY.

(6) Ne serait-ce pas de ce nom que serait dérivé le nom du serpent Python ?



Les Livres...

• **Sur les traces de César en Bourgogne jusqu'à Alésia**, par Jean-Paul SIMERAY (Editions du Bien Public, 7, bd Chanoine-Kir, 21000 Dijon - 39-F).

L'auteur, en un langage direct et prenant, aborde avec un œil neuf les campagnes de César en Gaule.

De nombreuses cartes et plans très clairs, des photographies de paysage, des croquis, des dessins nous font mieux comprendre les grandes batailles livrées autour de Lutèce, puis au cœur de la Bourgogne.

Elles décidèrent du sort de toute la Gaule.

Des sites aujourd'hui paisibles connurent les clameurs des légions de César et les charges de la cavalerie gauloise.

Ce livre fait découvrir la vérité sur Alésia et la reddition de Vercingétorix.

Henry BAC

• **L'enseignement de l'arbre maître**, par Mario MERCIER (Albin Michel - 79 F).

L'expérience de Mario Mercier se déroule sous bien des aspects, poétiques, écrits et commentaires, peintures. Le même facteur relie cette création : celui du rêve, du culte de la nature. Mario Mercier se dédouble, s'intègre dans chaque parcelle naturelle, que ce soit l'eau, la pierre ou l'arbre. Ce rêveur

éveillé participe au concert universel. Après son livre **Chamanisme et Chamans**, publié par Belfond, Mario Mercier a reflété sa vision dans les ouvrages publiés par Dangles : **Le Monde magique des rêves, La Nature et le sacré, Les Rites du ciel et de la terre**. Aujourd'hui, avec la même fougue, aux éditions Albin Michel, Mario Mercier fait paraître **L'enseignement de l'arbre maître** et Marc de Smedt le présente : « Est-ce le livre d'un visionnaire ? Celui d'un rêveur ou d'un poète ? Est-ce là l'œuvre d'une imagination débridée transcrite en joyaux de mots ? Ou est-ce aussi là l'œuvre d'écoute au monde, une écoute si intense qu'elle percevrait le langage de la nature ? En cela, tout ici est vrai ».

Mario Mercier, médium, dans une expérience chamanique, chante l'arbre ; son texte de 220 pages, « écrit dans le rêve vert des arbres 1985 », est beau, empli de poésie, et il me fait songer au Jean Giono du « Chant des Etoiles » ; je revois la belle stature de Giono, dont les yeux bleus scrutaient les mystères de la nature. Mario Mercier plonge dans la même nature ; il nous en restitue la force, la puissance, la beauté, ici avec des mots, là avec des couleurs car Mario Mercier est peintre tant dans ses tableaux que dans ses écrits. Un bain de fraîcheur... Espérons, comme le dit l'auteur, que notre regard intérieur se tournera vers l'âme des choses.

Jean-Pierre BAYARD

• **Les Travaux Publics et les Mines dans les traditions et superstitions de tous les pays**, par Paul SEBILLOT (Guy Durier, Guy Trédaniel - 200 F).

Il est heureux que cet excellent apport au folklore, aux légendes, soit réédité. Paul Sebillot qui était chef du Cabinet du Personnel et du Secrétariat au Ministère des Travaux Publics, a profité de son poste pour recueillir les légendes, les traditions qui entouraient les grandes constructions dans les Travaux Publics : les routes, les ponts, les mines, toutes ces réalisations qui transforment la nature, qui font emprise sur elle : aussi est-il nécessaire de se concilier les esprits qui l'habitent et ainsi on évoque lutins, fées, géants et diables en leur offrant des sacrifices, en passant un contrat moral. On peut trouver trace de ces pactes, de ces marchés depuis la plus haute antiquité et dès 1887 Paul Sebillot publiait des articles dans la « Revue des Traditions Populaires ». Il continua ses enquêtes avec grand sérieux, s'entourant de collaborateurs et lorsqu'il s'installa au Ministère des Travaux Publics, il orienta sa recherche vers ce vaste domaine. Son livre, paru aux éditions J. Rothschild, à Paris en 1894, est donc une source fort riche pour celui qui s'occupe de cette vaste confrontation des faits et dont les matériaux permettent de mieux contrôler nos légendes et par là leur symbolisme. Ce livre épuisé ne se trouvait que rarement et je me servais de ce texte pour écrire **La Symbolique du monde souterrain**. Ne pensez pas que ce soit uniquement dans l'antiquité que l'on trouve de telles légendes ; en construisant des lignes de chemin de fer, une digue, un phare, on retrouve la même angoisse de l'homme qui risque de désobliger les divinités qui habitent notre sol, que l'homme aux sens imparfaits ne peut percevoir que par les ennuis éprouvés au cours de ses travaux, car ce petit peuple se révolte. Il y a une vingtaine d'années, au cours de

forages dans l'Aquitaine, le chef foreur interdisait la présence des femmes sur son chantier afin de ne pas compromettre son opération. La survivance de nos craintes envers un monde qui ne se révèle que par des actes de défense, reste encore vivace en nos esprits ; on prend grand plaisir à la lecture de ce livre qui rapporte plus que des anecdotes, dont les 428 illustrations, les 8 planches dont 3 en couleurs, nous font rêver en nous faisant pénétrer dans un autre monde.

Jean-Pierre BAYARD

• **Demain le Paradis**, par BARJAVEL (Denoël - 84 F).

René Barjavel, qui vient de nous quitter, nous a laissé un beau livre **Demain le Paradis**, « la véritable histoire de l'homme va commencer ». J'évoque la haute silhouette de cet homme qui se fit connaître par **Ravage, le Voyageur imprudent** et si dans ces colonnes je mentionne ce roman, c'est bien pour montrer que sous l'humour apparaît une critique sévère de notre société, de son matérialisme. Nous nous trouvons à un carrefour, et avec grande finesse Barjavel montre les difficultés rencontrées par l'homme qui maîtrise certaines parties de la science, sans réfléchir et sans savoir les véritables raisons de la vie. Nous sommes des prisonniers de notre monde que nous ne connaissons pas. Aussi, le livre de Barjavel est un moment de récréation dans notre quête spirituelle ; il nous permet d'évoquer notre condition humaine.

Jean-Pierre BAYARD

• **L'architecte (Théâtre)**, par Jean VERDUN (Sepp, 108, rue Truffaut, 75017 Paris).

Jean Verdun nous est bien connu, non seulement par son titre de

Grand Maître de la Grande Loge de France depuis le convent de 1985, mais aussi par son précédent ouvrage **La réalité maçonnique**, où, avec émotion il a rapporté ses impressions depuis le jour où il a confié à sa femme son désir de devenir franc-maçon. Mais Jean Verdun, épris du surréalisme et de l'école d'André Breton, a publié aux éditions Julliard, Robert Laffont, de remarquables romans, et les **Chroniques de l'Abbaye** (aux éditions Promapress) possédaient déjà cette envolée lyrique et ce détachement du narrateur que l'on retrouve dans **L'Architecte**. Conçu sous forme de dialogues entre six personnages, ce livre étrange, aux mots étincelants, gorgés de vie, d'amour, nous mène dans le monde de la construction. Le maître, l'architecte, domine son époque ; il a reçu les plus grands honneurs et les commandes royales l'honorent. Ce devancier n'est pas toujours compris et si Albane, sa nièce, secrétaire et aussi compagne, le comprend et le défend, il est en butte à l'esprit conventionnel, trois architectes qui luttent afin que les colonnes ne soient pas installées ; trois mauvais compagnons qui décident de tuer le maître. Passant, fière et hautaine, « la veuve », la mère de l'architecte. On songe naturellement à la légende d'Hiram, au drame maçonnique, mais aussi Jean Verdun évoque la stature de l'architecte Claude Nicolas Ledoux, ce génial inventeur dont il nous reste peu d'œuvres. En réalité, cette vision dramatique reste celle de tout novateur, de celui qui sait voir et diriger et dont le message ne peut être compris immédiatement. Ce créateur est seul, et les tracasseries mesquines l'assaillent. Drame de la solitude car la pensée se communique difficilement. Un texte dépouillé, sobre, aux intonations qui émeuvent, car Jean Verdun reste près de l'homme, attentif à ce qui est vie exaltante, dans une spiritualité dont les racines plongent dans le journalier.

Jean-Pierre BAYARD

• **Les Traditions de l'Amérique ancienne**, par Fernand SCHWARZ (Dangles - 84 F).

Heureuse réédition de cet ouvrage clair, précis, qui a le grand mérite de reclasser les anciennes civilisations : Olmèques, Zapotèques, Mayas, Tolèques, Aztèques, Mochicas, Incas, etc. Fernand Schwarz montre aussi la grandeur de la civilisation Chavin et il parle en archéologue épris de symbolisme des hautes sites aux noms si évocateurs : « pistes » de la Nazca, temple de Quetzalcoatl, Teotihuacan, Cuzco. Avec ses 310 pages, ses 200 documents iconographiques, cette étude comparative établie à partir des symboles permet de suivre les cultes rendus au jaguar, au condor, au serpent qui finalement rendent hommage au soleil. C'est une vaste quête spirituelle à travers les vestiges archéologiques, l'ensemble bien dressé, avec des repères qui permettent de se mouvoir parmi la complexité de ces vieilles civilisations qui savaient lier le temporel au spirituel. Pour cette nouvelle édition, Fernand Schwarz a précisé dans son avant-propos les recherches les plus récentes sur ces civilisations vues à travers la voie traditionnelle parfaitement ici définie et en complétant le mythe de Quetzalcoatl. Un lexique fort bien établi donne à cet ouvrage la valeur d'un classique. Ajoutons que Fernand Schwarz a été le co-auteur des films sur le Mexique, conçus par le réalisateur Paul Barba-Negra, avec les images de Stefan de Fay ; cette série figure dans l'émission « Architecture et Géographie Sacrée » diffusée par FR3 : « Teotihuacan, la cité des Hommes-Dieux ».

Jean-Pierre BAYARD

• **Quand les Francs-Maçons étaient légitimistes**, par Alec MELLOR (Dervy-Livres - Collection Histoire et Tradition - 92 F).

Depuis **Nos Frères séparés**, Alec Mellor a écrit plusieurs livres en juriste et plus particulièrement **La**

Charte inconnue de la Franc-Maçonnerie chrétienne. On lui a reproché parfois son ton polémique, car cette « régularité » tant recherchée ne peut être l'apanage d'un groupe, mais bien le résultat d'une pensée spirituelle qui n'est pas celle d'un seul individu. Avec cet ouvrage, Alec Mellor redevient un historien qui interroge les structures de la Franc-Maçonnerie avant et durant la Révolution française. Il montre comment l'imposture d'Augustin Barruel (1798) a pris corps et dans cet ouvrage de 211 pages nous avons une excellente approche d'une franc-maçonnerie, qui ne se préoccupe pas de politique, qui respecte le gouvernement et cette indéfectible fidélité est reflétée tout au long de cet excellent essai. Bien des écrivains — dont Paul Naudon (non cité), Pierre Chevallier, Lantoin et moi-même — ont montré que la Révolution française n'était pas l'œuvre de la franc-maçonnerie, mais j'ai aussi montré que les loges ont reflété cet esprit général de la tolérance et de l'union ; les bourgeois, en loge, portaient l'épée, sans offusquer les nobles ; surtout en province les trois Etats se retrouvaient sensiblement sur un pied d'égalité. Alec Mellor confirme avec des preuves historiques que la pensée maçonnique est demeurée fidèle à la tradition de l'ancienne France, celle des rois. Il se sert des études de Thory et trace un beau portrait de Berryer qui défendit aussi les Compagnons du Tour de France ; Alec Mellor qui défend une forme de la Franc-Maçonnerie cite cependant des hommes appartenant à la Grande Loge de France, dont Georges Chadirat, Lantoin, Berryer ; Collaveri pense, mais sans preuve matérielle, que Napoléon aurait été initié franc-maçon ; Alec Mellor, avec modération, insiste sur l'absence de preuves. Un bon ouvrage historique et j'y vois aussi un esprit plus large, une meilleure compréhension envers ces frères qui, peut-être, ne sont plus totalement « séparés »...

Jean-Pierre BAYARD

• **L'homme de lumière dans le soufisme iranien**, par Henry CORBIN (Editions Présence - 63 F).

Henry Corbin, qui a été professeur à l'École des Hautes Études, reste le grand spécialiste du soufisme iranien et cependant il nous a quitté en octobre 1978. Sa pensée reste aussi actuelle, aussi présente et cette étude cernant « la physiologie de l'homme de lumière » est tout à fait remarquable. Dans cet ouvrage de 168 pages la lumière vient-elle d'Orient ou du Nord ? Henry Corbin a magistralement démontré que sur le plan mystique le point unique est le nord céleste et que la lumière de l'Orient provient « au-delà du Nord ». En ce pôle céleste, à la verticale de l'existence humaine, en cet Orient-origine, règne la nuit de lumière ou le midi obscur. Henry Corbin parle aussi de la Lumière noire. Ces visions de lumières colorées étudiées à partir du soufisme, nous entraînent dans un univers spirituel. L'index fort bien établi permet de retrouver les thèmes si riches de cet itinéraire mystique.

Jean-Pierre BAYARD

• **Technique de l'interprétation. Les bases naturelles de l'Astrologie** (en 2 volumes), par Armand BARBAULT (chez Dervy-Livres, 26, rue Vauquelin, 75005 Paris).

La réédition de ce grand classique de l'Astrologie est un bonheur pour ceux qui ne le possèdent pas encore.

L'auteur, malheureusement décédé depuis 1974, relativement jeune, a cependant répandu sa science dans de nombreux cours séparés que l'on pouvait se procurer.

Ce livre est la réunion de plusieurs cours d'interprétation à la fois analytique (1^{er} livre) et synthétique (2^e livre).

La synthèse des masses d'informations contradictoires que représente un thème est la chose la plus difficile à réaliser pour l'Astrologue. Dégager l'essentiel : « la substantifique moelle ». Pouvoir le faire est le signe que l'on devient un Astrologue accompli.

A lire avec le plus grand soin.
J. ENCAUSSE

**NOUS AVONS NOTE
DEUX PARUTIONS :**

• Une biographie de **Benjamin Franklin** (Ed. Fayard, mars 1986). Ou'il soit rendu hommage à l'incomparable talent de l'auteur, monsieur Ronald W. Clark, qui, consacrant environ cinq cents pages à son héros, a réussi cet extraordinaire tour de force d'évacuer en **seulement trente-quatre lignes** sa qualité de Franc-Maçon. Quand on sait le rôle éminent que Franklin joua au sein de l'Ordre et ce des deux côtés de l'Atlantique, à Philadelphie comme à Paris et à la Loge des Neuf Sœurs dont il devint Vénérable l'année même de la réception de Voltaire et quand on sait parallèlement que sans cette expérience initiatique, Franklin n'aurait sans doute pas été ce qu'il fut, nous pensons que l'auteur fait preuve d'une certaine désinvolture.

• **Napoléon, Empereur Franc-Maçon** (ne cherchez pas le point d'interrogation, il semble qu'il n'en soit plus besoin !) de François Collaveri (Ed. Tallandier, juillet 1986). Vu l'importance du sujet, nous en parlerons plus longuement dans le prochain numéro.

Y.-F. B.

NOUS AVONS REÇU :

• **L'homme est immortel**, d'Yves CHAVAGNAC (Ed. R. Laffont). Fondé sur les observations conduites par le docteur MOODY sur des agonisants et des comateux du stade ultime finalement réanimés, ce document nous livre 650 communications sur la vie dans l'au-delà telle qu'elle a été entrevue par ces resuscités du SAMU.

• **Bible et Astrologie**, de Jerry EXEL. (Ed. Atlantic). Partant de la constatation que la tradition abrahamique et plus particulièrement la religion chrétienne sont hostiles à l'astrologie, l'auteur a tenté, à l'aide de multiples citations, de montrer qu'il s'agit là d'un préjugé sans fondement réel.

• **Œdipe et Akhenaton**, d'Emmanuel VELIKOVSKY (Ed. R. Laffont). Expliquer les légendes par l'histoire — l'archéologie étant en la matière d'un grand secours — telle est la vocation de cet auteur qui, dans le cas présent, s'emploie à justifier la fameuse légende d'Œdipe (criminel assorti de circonstances atténuantes) par l'histoire bien réelle d'un pharaon de la XVIII^e dynastie.

• **Les Cathares**, de Michel PICAR, **Les Ordres monastiques et religieux**, de Bruno MURRAY, **L'Alchimie** et enfin **Les mystiques chrétiens d'Occident**, ces deux derniers essais étant de Jean-Michel VARENNE. Ces quatre recueils, édités par M.A. Editions, font honnêtement et chacun en son domaine le tour de la question. A regretter cependant un traitement peu soigné : nombreuses coquilles, par exemple.

Y.-F. B.

• **Le Temple Cohen de Toulouse (1760-1792)** (Ed. Cariscript, Paris, avril 1986 - 120 pages - 89 F).

Sous ce titre générique, sont inclus trois documents :

1° Michel TAILLEFER, agrégé d'histoire et maître de conférences à l'Université de Toulouse, nous présente « Les disciples toulousains de Martinès de Pasqually et de Saint-Martin », nous précisant qu'il s'agit en l'occurrence d'une liste provisoire (l'expression est de Taillefer lui-même).

2° Robert AMADOU publie des « Fragments extraits de diverses lettres ayant en vue les vraies connaissances (1776-1780) colligés par Joseph Du Bourg ».

3° L'éditeur reproduit en annexe un texte de Clément TOURNIER daté de 1911 et intitulé : « Le Messmérisme à Toulouse suivi de Lettres inédites sur le XVIII^e siècle, d'après les Archives de l'Hôtel du Bourg ».

Toulouse est depuis fort longtemps un haut-lieu de l'occultisme et de la spiritualité. Aussi, rien d'étonnant à ce que cette ville attirât à elle quelques grandes figu-

res de la pensée ésotérique et que les loges maçonniques et les organisations « maçonnoides » y aient toujours prospéré.

Le passage de Martinès, en dépit des controverses suscitées, ne manqua pas de laisser une forte empreinte sur le petit monde initiatique de Toulouse.

Y.-F. B.

Dans le précédent numéro de la revue, je saluais avec un enthousiasme non feint la réédition par Demeter de deux ouvrages fondamentaux : le « Martinès » de Papus et le « Rituel » de Teder. C'est avec le même enthousiasme que je salue aujourd'hui une nouvelle production de cet éditeur décidément très entreprenant et méritant, le fameux et magistral ouvrage d'Alice JOLY : « UN MYSTIQUE LYONNAIS ET LES SECRETS DE LA FRANC-MACONNERIE : JEAN-BAPTISTE WILLERMOZ » assorti d'un avant-propos et d'un index dus à Antoine Faivre.

Comme toujours, édition très soignée et fidèle à l'édition de 1938.

Ed. Demeter, 51, rue La Condamine, Paris - 330 pages - 245 F.

A l'instar des deux autres ouvrages, celui-ci est en vente à la Librairie du Graal, 15, rue J.-J. Rousseau - 75001 Paris.

Y.-F. B.

• **Sources** est le titre d'une revue bimestrielle, grand format, qui se veut synchrétique (*). Qui porte l'accent sur l'enseignement du yoga sous toutes ses formes. Hindouïsante ? Oui, sans doute. Mais non seulement cela.

Source d'information, elle nous renseigne sur les activités à venir des associations, écoles ou groupes — et en France ils sont nombreux ! —. Elle offre un cadre aux hommes qui cherchent vers l'inté-

rieur, répondant aux interrogations plutôt qu'à des questions.

Source de réflexion, elle se fait écho des philosophes actuels. Tel K.G. Durckheim qui se pose, passe et glisse sans aucun faux pas de Maître Eckhart au Zen, alliant la Gnose au corps que l'on est. Ainsi, « Sources » se fait écho du chant d'un Siddha Yoga :

« Oh, Seigneur, je suis fatigué de tant d'intelligence ! Ote-moi le pouvoir de raisonner avec des mots habiles, cette connaissance et cette logique gaspillées en débats inutiles.

Ote-moi l'aisance à la bonne conduite, ce vernis de culture du monde moderne.

Ote-moi l'arrogance et, s'il te plaît, ôte-moi la connaissance et la richesse. Ote-moi la crainte des sanctions liées à l'étiquette sociale et donne-moi la simplicité.

Je ne veux pas plaisir ou yoga. Je ne veux ni honneur, ni prestige. Donne-moi le visage innocent du villageois, le calme et la sérénité du brin d'herbe. Donne-moi l'humilité et la pureté. Donne-moi l'aptitude à vivre sans égoïsme.

Donne-moi ton amour ! Emplis mon cœur de foi et de dévotion pour toi ! Emporte mon nom illusoire, cette idée de moi-même qui me maintient séparé de toi, et noie-le dans l'océan de l'amour... »

Source d'inspiration, lorsque son Directeur A. Chevillat nous raconte comment, à des instants magiques, la lecture ne devient plus possible, tellement on est submergé quand on a la conscience, très aiguë, de l'énergie primordiale.

Bravo à ceux qui servent ainsi.

Maria de VIA-LORENZO

(*) Sources : 25, rue des Capucins, 69001 Lyon.

L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION
ESOTERIQUE TRADITIONNELLE

ORGANE OFFICIEL DE L'ORDRE MARTINISTE

Revue fondée en 1888 par PAPUS (D^r Gérard ENCAUSSE)

Réveillée en 1953 par le Docteur Philippe ENCAUSSE

Directeur : Michel LEGER

Rédacteur en Chef : Yves-Fred BOISSET

(Nouvelle série — 1953)

BULLETIN D'ABONNEMENT 1987

à recopier ou photocopier et à envoyer rempli et signé à
Revue L'INITIATION

9, rue du Cardinal-Lemoine - 75005 PARIS

Compte Chèques Postaux : PARIS 8 288-40 U

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de un an (Janvier à Décembre),
à dater du premier numéro de l'année en cours, à

L'Initiation

Je vous remets

| | |
|--|-------------------|
| en espèces ; mandat ; chèque (bancaire ou postal) | la somme de |
|--|-------------------|

(Rayer les mentions inutiles)

| | | 1987 |
|-----------------|-------------------------------|----------|
| Sous pli ouvert | France | 110 F |
| | Etranger | supprimé |
| Sous pli fermé | France | 130 F |
| | Etranger ⁽¹⁾ | 170 F |

Abonnement de soutien 200 F
Au choix : pli ouvert — pli fermé (rayer la mention inutile)

Nom Prénom

Adresse

Le 19.....

Signature,

(1) Règlement à effectuer en francs français, payables dans une succursale de banque française.

(*) La revue est trimestrielle, soit 4 numéros par an.

Le prix d'achat de chaque numéro antérieur à l'année en cours est de 25 F.

Nous rappelons que le dépositaire officiel de notre revue est :
EDITIONS TRADITIONNELLES, 11, quai Saint-Michel, 75005 PARIS
Tél. 43 54 03 32

Par ailleurs, il nous est agréable d'indiquer ci-dessous les noms
et adresses de libraires auprès desquels il sera désormais possible
de souscrire un abonnement.

| | |
|--|---|
| PARIS Librairie du GRAAL 15, rue J.-J. Rousseau 75001 PARIS Tél. 42 36 07 60 | TOULOUSE L'INCUNABLE 16, rue Nazareth 31000 TOULOUSE Tél. 61 52 78 39 |
| LA TABLE D'EMERAUDE 21, rue de la Huchette 75005 PARIS Tél. 43 54 90 96 | |

Toutes ces librairies proposent un grand choix d'ouvrages
ésotériques anciens et nouveaux.

Numéros épuisés : 1953 (N° 2). — 1955 (N° 1). — 1956 (N° 1-3-4). — 1957 (N° 1-2-3-4). — 1958 (N° 1-3-4). — 1959 (N° 1-2-3-4). — 1960 (N° 4). — 1961 (N° 1). — 1962 (N° 1-2). — 1965 (N° 1). — 1967 (N° 2). — 1968 (N° 1-2). — 1970 (N° 1-3). — 1971 (N° 1). — 1972 (N° 1). — 1973 (N° 1-2). — 1974 (N° 1). — 1975 (N° 1). — 1980 (N° 1-2). — 1981 (N° 2).

Nombre de numéros de la nouvelle série : 1953 (6). — 1954 (4). — 1955 (4). — 1956 (3). — 1957 (2). — 1958 (2). — 1959 (2). — 1960 (4). — 1961 (4). — 1962 (4). — 1963 (4). — 1964 (4). — 1965 (4). — 1966 (4). — 1967 (3). — 1968 (4). — 1969 (4). — 1970 (4). — 1971 (4). — 1972 (4). — 1973 (4). — 1974 (4). — 1975 (4). — 1976 (4). — 1977 (4). — 1978 (4). — 1979 (4). — 1980 (4). — 1981 (4). — 1982 (4). — 1983 (4). — 1984 (4). — 1985 (4) soit 126 numéros.

Le Ministère de l'Homme-Esprit, l'un des plus célèbres et des plus rares ouvrages de Louis-Claude de SAINT-MARTIN, a été reproduit intégralement dans les numéros suivants de L'INITIATION : 1954 (2-3-4). — 1955 (1-4). — 1956 (2-3-4). — 1957 (1). — 1960 (4). — 1961 (2-4). — 1962 (4). — 1964 (3). — 1965 (3-4). — 1966 (1-2-3).

* * *

● Tarot : Les « Arcanes majeurs » (22 Lames) ont été étudiés par Suzy VANDEVEN (Reims) dans les numéros suivants : 1969 (1-2-3-4). — 1970 (1-2-3-4). — 1971 (1-2-3-4). — 1972 (1-2-4) — 1973 (2).

Le prix d'achat de chaque numéro antérieur à l'année en cours est de 25 F.

ORDRE MARTINISTE

Entre nous...

Je voudrais aujourd'hui ouvrir cette rubrique à notre ami Paul BARBANEGRA, bien connu par la réalisation de plusieurs films pour la télévision en collaboration avec Jean Phaure. Ils ont attardé leur regard sur des monuments qui se dressent sur le sol français. Ainsi, ils nous ont fait voir Versailles, y décelant le même parcours initiatique que toutes les civilisations ont immortalisé, chacune avec sa particularité propre : celui de la mort et de la résurrection de l'astre de vie. Puis ce fut le Mont Saint-Michel et ses spirales, porteuses d'une vie qui se veut toujours plus haute. D'autres s'ensuivirent. Maintenant, il organise un colloque à l'occasion du centenaire de René Guénon. Retenez la date et le lieu : le 14 décembre, à « Domus Medica », 60, avenue de Latour-Maubourg. Il y sera question de ce seigneur de l'esprit qui, après être « passé — et avoir appris ! — partout » finit par se tourner vers l'Ineffable, quelque part près du Caire, au bord de ce désert où l'homme se vit, se cherche et se sent, seul à seul avec son Créateur. Il fut aussi connu sous le nom d'Abdel Wahed Yahia (*).

Réunion inter-Groupes de Lyon

Comme nous l'avions annoncé dans le dernier numéro de la revue, une réunion inter-Groupes a eu lieu à Lyon, le 15 juin 1986. Nous avons vécu une inoubliable journée et le soleil était aussi au rendez-vous pour une magnifique réunion campagnarde. Dans un très beau temple, aménagé par nos sœurs et frères de Lyon, une émouvante réunion nous a permis de partager nos travaux, nos idéaux et nos prières sous l'égide des « Maîtres Passés ». A cette occasion s'est faite la passation de la présidence du Groupe « Andréas » à la sœur Bernadette. Nous lui souhaitons un bon travail avec la participation active de tout le groupe dans l'union et la fraternité. Un grand merci à notre frère Paul pour le travail accompli pendant les années de sa présidence. Nos frères et sœurs lyonnais ne sont pas prêts d'oublier ce frère calme et posé, toujours prêt à les écouter, courtois et respectueux du libre arbitre par dessus tout.

(*) L'œuvre de René Guénon est immense. Il commença à écrire dans les années vingt. S'y plonger nécessite du temps. Pour ceux qui voudraient avoir un aperçu de l'universalité de sa pensée, nous vous recommandons le recueil posthume que Michel Valsan fit de textes de René Guénon parus dans plusieurs revues de l'époque, parmi lesquelles « Le voile d'Isis », à laquelle Papus avait aussi collaboré. Edité par Gallimard, dans la collection « Tradition », vous pouvez encore trouver « Symboles fondamentaux de la Science sacrée ». Paul Chacornac, qui avait ouvert les « Editions Traditionnelles » à tant d'ésotéristes de l'époque, publia une « Vie simple de René Guénon » en 1958. Avis aux amateurs.

La fraternité martiniste ne s'exprime pas seulement dans le temple... Nous avons partagé autour d'une table notre amitié, notre joie et un délicieux repas. Nous avons terminé la journée en nous recueillant devant la tombe de Maître Philippe. Merci, au nom de tous les visiteurs, aux sœurs et frères du Groupe « Andréas » de Lyon pour leur accueil, leur sympathie et la très bonne organisation de cette agréable journée.

Je profite de cette occasion pour recommander aux sœurs et frères martinistes de faire un effort pour participer, dans la mesure de leurs possibilités, à ces réunions inter-Groupes car elles sont pour nous l'occasion de vivre une véritable fraternité en partageant notre idéal martiniste. Nous essayerons, cette année, d'adresser à chaque membre actif de l'Ordre Martiniste le calendrier des réunions inter-Groupes.

Certains membres de l'Ordre Martiniste m'ont fait part de leur étonnement de nous voir réunis devant la tombe de Papus ou celle du maître Philippe de Lyon. Est-ce que nous croyons que nos morts se trouvent toujours dans leurs tombes ? Est-ce que nous nous croyons plus près d'eux quand nous sommes devant leur tombe ? Pourquoi ce recueillement ?... Nous sommes convaincus que les êtres chers qui ont quitté leur enveloppe physique laissent leur corps après un certain temps. Bien qu'ils se trouvent près de nous la question du lieu ne joue pas pour eux. Ils ne sont plus prisonniers de notre monde matériel et donc les lois spatio-temporelles qui nous régissent ne les concernent plus. Pourquoi donc nous rendre sur leurs tombes ? Afin de leur rendre hommage, pour nous unir tous en communion de pensée et nous recueillir ensemble dans une atmosphère propice. Mais soyez certains que nous sommes convaincus qu'ils sont toujours lumineux et vivants.

« Journées Papus »

Cette année, les « Journées Papus » auront lieu à Paris, les 25 et 26 octobre. Vous trouverez ci-après les indications précises vous permettant de vous rendre sur la tombe du regretté docteur Gérard Encausse « Papus », fondateur de l'Ordre Martiniste, et de son fils, le non moins regretté docteur Philippe Encausse. Voici quelques détails sur le « Banquet Papus » :

A la demande de plusieurs amis, cette année, nous organisons le « Banquet Papus » le dimanche à midi, comme le docteur Philippe Encausse l'avait fait quelques années auparavant. En effet, plusieurs fidèles disciples de Papus étant âgés ne désirent plus sortir le soir ; pour des raisons de sécurité plusieurs personnes se trouvent dans le même cas. Tenant compte que les prix annoncés pour cette année allaient sensiblement augmenter, nous avons trouvé un cadre approprié en l'Hôtel Concorde St-Lazare, métro St-Lazare, en face de la gare S.N.C.F. St-Lazare. Ayant à réserver le nombre de couverts, nous ne pourrions pas accepter ceux qui n'auront pas confirmé leur inscription suffisamment à temps.

Emilio LORENZO
Président de l'Ordre